

WARBURG INSTITUTE

FAA 125

Blochet

Culte d'Aphrodite
Anahita



BIBLIOTHEK WARBURG

BIBLIOTHEK

LE

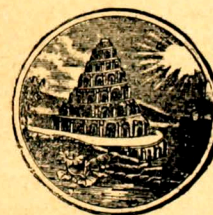
CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

CHEZ LES

Arabes du Paganisme

PAR

E. BLOCHET



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

JEAN MAISONNEUVE

6, rue de Mézières et rue Madame, 26

(VI^e)

1902

NOUVELLE ADRESSE

3, RUE DU SABOT, PARIS-VI^e

3.50

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Inventaire et description des miniatures des Manuscrits Orientaux conservés à la Bibliothèque Nationale. *Paris*, 1900, in-8, br., de 278 pp. 12 fr.

Note sur une inscription persane, trouvée sur les bords du fleuve Orkhon en Mongolie. *Leide*, s. d., in-8 br., 13 pp. 2 fr.

Catalogue des Manuscrits Mazdéens (Zends, Pehlevis, Parsis et Persans) de la Bibliothèque Nationale, par E. BLOCHET. *Besançon*, 1900, in-8, br., 132 pp. 10 fr.

Contribution à l'étude de la cartographie chez les Musulmans, *Bone*, 1898, in-8, br., de 29 pp. et 2 pl. en couleurs. 5 fr.

Note sur une lettre du sultan Bajazet II au Roi de France Charles VIII (1488). S. l. n. d., in-8, br., 13 pp.) 1 fr. 50

Les inscriptions de Samarkand I. Le Gôûr-i-Mir گور میر ou tombeau de Tamerlan. Epitaphes de Timour et de plusieurs princes timourides. *Paris*, 1897, in-8, br., 42 pp. et 1 pl. 2 fr. 50

Les inscriptions turques de l'Orkhon. *Paris*, 1898, in-8, br., de 61 pp. 2 fr. 50

Note sur une inscription persane trouvée sur les bords du fleuve Orkhon en Mongolie. *Leide*, s. d., in-8, br. 13 pp. 2 fr.

Neuf chapitres du « Songe du vieil pelerin » de Philippe de Mézières relatifs à l'Orient. *Paris*, s. d., in-8, br. 2 fr. 50

Kamâl-ad-din. Histoire d'Alep traduite avec des notes historiques et géographiques par E. BLOCHET. *Paris*, 1900, in-8, br., 255 pp. 10 fr.

Le livre intitulé l'Oulamâ-i-Islâm. *Paris*, 1898, in-8, br., 27 pp. 2 fr.

Études sur l'histoire religieuse de l'Iran. I. De l'influence de la religion mazdéenne sur les croyances des peuples Turcs. *Paris*, 1898, in-8, br., de 39 pp. 1 fr.

Études sur l'histoire religieuse de l'Iran. II. L'Ascension au Ciel du prophète Mohammed. *Paris*, 1899, in-8, br., 59 pp. 2 fr.

Les sources orientales de la Divine Comédie. *Paris*, 1901, petit in-8, cart. toile rouge. 5 fr.

Forme le tome XLI des *Littératures populaires de toutes les nations*.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Le Messianisme dans l'hétérodoxie musulmane. LE MAHDISME, Un volume in-8°, broché.

LE CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

Chez les Arabes du Paganisme

Les historiens de l'antiquité préislamique font remonter la construction du temple de la Mecque aux premiers âges qui suivirent la Création ; édifié par Seth, fils d'Adam, le sanctuaire disparut à l'époque du Déluge, avec presque tous les monuments qui avaient été bâtis par la descendance immédiate du premier homme, et toutes les traditions arabes s'accordent pour attribuer à Abraham et à son fils Ismaël la construction du sanctuaire actuel, sur l'emplacement du temple de Seth.

La discussion de ces légendes lointaines considérées isolément est chose à peu près stérile, car elles relèvent plus de la foi que de la critique ; il est bien probable que l'on ne connaîtra jamais d'une façon certaine le nom du fondateur du temple qui était bâti à la place où s'élève aujourd'hui le Haram de la Mecque, et il y a des chances pour qu'on ne trouve pas d'inscription relatant sa construction par Abraham.

Si l'on ne veut pas admettre que le temple de la Ville sainte remonte réellement à l'époque d'Abraham et d'Ismaël, il est impossible de nier son extrême antiquité ; en reportant sa construction au moment précis où leur histoire devient indépendante de celle d'Israël, les Ismaélites ou Arabes de la troisième race, avouent qu'ils ont perdu la notion de l'époque à laquelle la Mecque devint la métropole religieuse de l'Arabie, et que le souvenir des événements qui provoquèrent

son hégémonie s'était perdu dans les lointains les plus obscurs de l'histoire.

Malgré tous les efforts de certaine critique très savante de l'Ancien Testament, Abraham, Ismaël et les patriarches de leur descendance ne sont peut-être pas aussi mythiques qu'on l'a soutenu ; sans doute, dans l'étude de ces légendes anté-historiques, il faut faire une très large part au merveilleux et à l'impossible, et surtout à l'extension qui fut donnée postérieurement à certaines légendes, mais dans bien des cas, les personnages qu'elles mettent en jeu furent autre chose que de vagues représentations du soleil et des douze signes du Zodiaque. On verra par la suite de ce mémoire que les traditions arabes, malgré leur apparente bizarrerie, correspondent quelquefois à des réalités historiques, et des faits, affirmés à la fois par la légende ismaélite et par la légende israélite, ont quelque chance de ne pas être de simples inventions.

La tradition musulmane veut que la Pierre Noire, la Kaaba, qui est le principal objet d'adoration du temple de la Mecque, ait été apportée du ciel à Abraham et à Ismaël par l'ange Gabriel. L'antiquité de la Pierre Noire comme objet de culte n'a rien de surprenant, quand l'on songe à l'importance qu'eurent à toutes les époques les bétyles chez les peuples de race sémitique, et l'on trouve dans la *Genèse*, particulièrement dans l'histoire de Jacob, et dans le *Livre des Rois*, des exemples bien connus de ce fait. Peut-être faut-il voir dans la tradition arabe un vague souvenir que la Pierre Noire est un aérolithe, quoiqu'elle puisse être d'origine volcanique. C'est d'ailleurs une question toute secondaire, et il est plus intéressant de chercher à déterminer quelle était la divinité représentée par ce bloc de pierre mystérieux.

Il est certain qu'aux époques antéislamiques relativement basses, et surtout à celles qui précédèrent immédiatement la venue de Mahomet, les Arabes de la troisième race considé-

raient la Pierre Noire comme la plus antique et la plus respectable des divinités du Haram ; placée au centre du temple d'Ismaël et entourée des 360 idoles des tribus de toute l'Arabie, c'est autour d'elle que les pèlerins venaient faire la procession circulaire.

L'un des faits qui montrent le mieux la vénération dans laquelle les Arabes tenaient la Pierre Noire, c'est que Mahomet n'osa pas la renverser avec les autres idoles quand il s'empara du Haram.

On pourrait, en s'appuyant sur ce fait, alléguer que si l'intransigeant Prophète ne l'a pas fait détruire comme Hobal ou comme Ouzza, c'est que ni lui, ni les Arabes ses contemporains, n'y voyaient une divinité, mais simplement une pierre apportée du ciel sans motif bien apparent, une sorte de palladium : il est facile de montrer qu'à l'époque de Mahomet, et bien postérieurement, les Arabes avaient parfaitement notion du caractère divin de la Pierre Noire.

Mirkhond¹ raconte dans la partie de sa Chronique universelle intitulée *Rauzet el-Séfa* consacrée à l'histoire des Imams alides, qu'à la mort d'El-Hoseïn, son frère Mohammed, fils d'Ali et de la Hanéfite, voulut se faire reconnaître comme imam, au détriment de Zeïn el-Abidin, fils d'Hoseïn.

Les deux Alides se trouvaient alors à la Mecque ; Mohammed soutenait qu'il était plus digne que Zeïn el-Abidin d'être revêtu de l'imamat, parce qu'il était fils d'Ali. Au lieu de lui rappeler les paroles du Prophète, qui, suivant la tradition musulmane, avait affirmé que l'imamat revenait exclusivement aux descendants de Fatime, Zeïn el-Abidin répondit au fils de la Hanéfite, que ses prétentions étaient sacrilèges et que tous ceux qui étaient nés pour l'imamat

1. D'après des sources arabes ; il existe en arabe un grand nombre d'histoires des imams alides ; le manque de place seul m'empêche de signaler les principales.

étaient désignés par la Pierre Noire. Ce curieux épisode ouvre des horizons nouveaux sur l'histoire des premiers temps de l'Islamisme: non seulement, il tend à prouver que les *hadis*, sur lesquels s'appuyèrent les prétentions alides, furent d'invention assez tardive, mais il montre surtout le rôle que l'on faisait jouer à la Pierre Noire dans la désignation des chefs du Haram, c'est-à-dire dans la seule souveraineté qu'aient jamais connue les Arabes tertiaires, et il laisse soupçonner quel fut son rôle dans la mission du Prophète.

Mohammed, fils de la Hanéfite, ayant interrogé la Pierre Noire, n'en reçut aucune réponse et Zeïn el-Abidin s'écria: « O Pierre Noire! par la vertu des pactes des Prophètes qui ont été conclus sur toi et qui t'ont valu le degré de noblesse que tu as atteint, je te conjure de me dire en bon arabe qui doit être l'imam après la mort d'Hoseïn. »

La Pierre Noire s'agita comme si elle allait tomber, et une voix en sortit qui déclara que l'imamat revenait à Zeïn el-Abidin. Ce miracle fit que Mohammed, fils de la Hanéfite, reconnut son neveu comme l'imam légitime et renonça à ses prétentions injustifiées.

On trouve dans un abrégé arabe de la Vie de Mahomet, conservé dans un manuscrit persan de la Bibliothèque nationale, un passage très curieux qui montre que les Musulmans n'ont pas complètement perdu le souvenir du rôle que joua la Pierre Noire dans la mission de leur Prophète; on y lit entre autres faits merveilleux qu'il existait à la Mecque une pierre célèbre et que toutes les fois qu'il passait près d'elle, la pierre lui disait: Que le salut d'Allah soit sur toi, envoyé d'Allah! Il est plus que probable que cette pierre qui était si polie envers le fils d'Abd-Allah n'est pas autre chose que la Kaaba

1. كان بمكة حجر معروف كلما مرّ عليه يقول له السلام عليك يا رسول الله, ms. de l'ancien fonds persan 286, f. 178 recto et verso.

du temple de la Mecque et qu'il y a là un souvenir très lointain et très effacé de la divinité de la Pierre Noire.

Le nom de la Pierre Noire entre dans la composition du nom que portait Abou Bekr avant sa conversion à l'Islamisme, Abd el-Kaaba عبد الكعبة « le serviteur de la Kaaba », identiquement formé comme les noms théophores Abd Shems, Abd Ménat, Abd Ménaf, Abd el-Ouzza, Abd-Woudd, tous noms dont le second élément est un nom de divinité; il s'ensuit que le mot *Kaaba*, qui désigne la Pierre Noire, est également le nom d'une divinité; la forme de ce mot كعبة étant féminine, il est évident que la divinité qu'elle représentait était du sexe féminin. Si l'on ne possédait que les documents musulmans relatifs à l'époque antéislamique, il serait impossible de déterminer quelle était cette divinité mystérieuse, car les historiens arabes qui auraient pu nous donner des renseignements sur la religion des tribus d'avant l'Islam, considèrent tous comme le pire sacrilège de parler des croyances du Paganisme جاهلية; c'est dans les œuvres des écrivains religieux de l'époque byzantine, contemporains de la civilisation arabe qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, qu'il faut aller chercher quelques renseignements sur le culte antéislamique de la Pierre Noire¹.

Tous les auteurs byzantins qui ont eu l'occasion de parler du bétyle de la Mecque s'accordent pour affirmer que la Kaaba est une idole qui, aux yeux des Arabes du Paganisme, représentait la grande déesse Astarté, l'Ashtoret des Phéniciens et de la Bible, l'Ishtar du panthéon chaldéo-assyrien.

Dans son *Thesaurus orthodoxæ fidei*, Nicétas le Choniote rapporte que les Arabes adoraient Aphrodite et qu'ils la

1. Quelques-uns de ces témoignages des Byzantins ont déjà été invoqués par M. Lenormant dans ses *Lettres assyriologiques*.

nommaient dans leur langue Χαμάρ qui signifie « grande¹ ». Sile Choniate n'avait pas pris la peine d'expliquer le nom Χαμάρ par μεγάλη, on serait naturellement porté à y voir une transcription, d'ailleurs très exacte du mot arabe قمر *kamar* « lune », mais le sens de « grande » que lui donne l'écrivain byzantin ne permet pas de s'arrêter à cette hypothèse; de plus, au point de vue strictement figuratif, Aphrodite, c'est-à-dire Astarté, n'est pas la déesse de la Lune qui chez les Sémites, aussi bien chez les Sémites du Nord que chez ceux du Sud, est une divinité bien caractérisée et qui ne se confond pas avec Astarté.

Dans un autre passage du même traité, Nicétas nous apprend que les Musulmans quise convertissaient au Christianisme devaient prononcer la malédiction suivante: « Je maudis ceux qui se prosternent devant l'astre du matin², c'est-à-dire devant l'étoile de Vénus, devant Aphrodite; ils le nomment en arabe Χαθάρ, ce qui signifie grand ». Le mot Χαθάρ pourrait être la transcription d'un adjectif dérivé de la racine arabe كبر *kabara*, dont toutes les formations ont le sens de grandeur, soit de كبير *kabir* ou plutôt de اكبر *akbar* « le plus grand », ou de كبرى *kubra* « la plus grande ». L'alternance de *m* et de *b* que l'on remarque dans Χαμάρ en face de son synonyme Χαθάρ, est un fait de phonétique général bien connu; c'est ainsi qu'en plein terroir arabe, la ville de la

1. Οὔτοι (les Arabes) μὲν οὖν εἰδωλολατρήσαντες καὶ προσκυνήσαντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ τῇ Ἀφροδίτῃ ἣν δὴ καὶ Χαμάρ τῇ ἑαυτῶν ἐπονύμασαν γλώσση ὅπερ σημαίνει μεγάλην. Migne, *Patrologie grecque*, t. CXL, col. 105.

2. Ἀναθεματίζω τοὺς τῷ πρωῒνῳ προσκυνούοντας ἄστρῳ, ἧγουν τῷ ἑωσφόρῳ καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ ἣν κατὰ τὴν Ἀράβων γλῶσσαν Χαθάρ ὀνομάζουσι, τουτέστι μεγάλην. *Ibid.*, col. 132.

Mecque مكة *Mekkeh*¹ se nommait également بكّة *Bekkeh* et que la préposition من *min* de l'arabe, devenue بن *bin* en himyarite, a longtemps dérouté les épigraphistes.

Mais il est probable que ce n'est pas cette racine qui se cache sous le mot Χαθάρ, et je suis très porté à y voir une simple transcription du mot كعبة *Ka'aba* qui désigne le temple de la Mecque. Il n'y a que le ρ final de ce mot qui fasse difficulté, mais on retrouve d'autres exemples de ce fait; c'est ainsi que le nom propre bien connu de طلحة *Talha* est transcrit par Nicétas le Choniate sous la forme Τάλχαρ²; on voit donc qu'il n'y a aucune impossibilité à admettre que Χαθάρ représente l'arabe *Kaaba* au même titre que Τάλχαρ transcrit *Talha*. Du reste, le ρ final de Χαθάρ pourrait s'expliquer par ce fait qu'il y a dans le mot arabe *ka'aba* une forte articulation gutturale, celle du 'ain qui se rapproche assez dans la prononciation, surtout pour des étrangers, d'un *r* étranglé et qui a pu se trouver reportée à la fin du mot; on sait qu'il n'est pas rare de trouver des lettres adventices dans les transcriptions des mots étrangers.

Le sens de chambre carrée ou plutôt cubique du mot كعبة *ka'aba* est évidemment secondaire; le sens primitif de la racine كب *ka'aba* implique l'idée de développement des seins chez la femme³ comme l'indiquent suffisamment les mots كعب *ku'ub* « sein », كعاب *ka'ab* « fille qui a les

1. Le même Nicétas dit dans le *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 132) que dans les mêmes circonstances les nouveaux convertis étaient tenus de dire: Ἀναθεματίζω τὴν μυθοποιάν τοῦ Μωάμεδ ἐν ᾗ φησι γενήσεσθαι τῷ Θεῷ οἶκον προσευχῆς παρὰ τοῦ Ἀδράμ καὶ τοῦ

Ἰσμαὴλ εἰς τὸ Βάκχε (بَكَّة) ἦτοι τὸ Μάχε ἢ Μάχεχ (مَكَّة).

2. *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 127).

3. Lane, *An arabic-english Dictionary*, p. 2615.

seins complètement développés », *ku'ba* « la virginité ». Étymologiquement, la *Ka'aba* signifie donc, comme on le voit, « la déesse aux seins proéminents », ce qui rappelle étrangement le geste impudique des Astartés assyriennes tenant leurs deux seins à pleines mains, les bras croisés sur la poitrine¹.

Nicétas le Choniate va même jusqu'à dire que la Kaaba est une grande pierre qui se trouve au milieu du temple de la Mecque et sur laquelle est gravée une image d'Aphrodite². La légende étrange qui est racontée dans le grec est également rapportée par Vincent de Beauvais dans son *Speculum historiale* et par Marino Sanuto dans le *Liber secretorum fidelium crucis*³.

Dans un autre passage du même traité, Nicétas dit que la Kaaba est une reproduction de la tête d'Aphrodite⁴. Autant qu'on peut le savoir, la Pierre Noire ne porte pas sur l'une de ses faces une tête humaine, mais il se peut que dans l'antiquité elle ait servi de socle à une statue, car ce n'étaient pas comme on le sait, les idoles qui manquaient dans le Haram de la Mecque.

1. La racine *nahada* a le même sens ou un sens très voisin ; *nāhida* désigne une « fille aux seins arrondis » ; ce mot est très probablement une transcription du nom de la grande déesse perse Anāhita, l'aspect iranien de l'Astarté sémitique.

2. 'Αναθεματίζω καὶ αὐτὸν τὸν εἰς τὸ Μάκε οἶκον τῆς εὐχῆς..... ἐν ᾧ φασὶ κεῖσθαι μέσον λίθον μέγαν, ἐκτύπωμα τῆς Ἀφροδίτης ἔχοντα τιμᾶσθαι δὲ τοῦτον, ὡς ἐπάνωθεν αὐτοῦ τῇ Ἄγαρ ὁμιλήσαντος τοῦ Ἀβραάμ (*ibid.*, col. 132).

3. *Les Sources orientales de la Divine Comédie*, Paris, Maisonneuve, 1901, p. 152. La première partie du *Liber secretorum* a été publiée par Sanuto en 1306, la seconde en 1322.

4. Οὗτος δὲ ὃν φασὶ λίθον, κεφαλὴ τῆς Ἀφροδίτης ἐστίν, ἣ προσεσκύνουν. ἦν δὲ Χαμὰρ προσηγόρευον ὑφ' οὗ καὶ μέχρι νῦν ἐκ γλυφίδος ἀποσκήσιασμα ταύτης τοῖς ἀκριβῶς κατανοοῦσι φαίνεται ; *ibid.*, col. 109-110. Dans ce même passage, Nicétas rapporte encore la légende suivant laquelle

Nicétas le Byzantin ne donne pas des renseignements moins curieux et moins précis : « Les Arabes, dit-il, adorent une idole très ancienne et qui se trouve dans le désert de Yathrib, et la *Mázax* qui, à ce qu'ils prétendent, est gravée à l'image d'Aphrodite¹. » Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter à la distinction que Nicétas le Byzantin prétend établir entre l'idole du désert de Yathrib et l'idole *Mázax* qui aurait été une statue d'Aphrodite, ou tout au moins une stèle sur laquelle aurait été gravée l'image de cette divinité ; l'auteur grec a commis une grave erreur en confondant un nom de ville avec celui d'une idole, mais de ce passage il convient de retenir seulement ce fait que l'idole des Arabes représentait Aphrodite, c'est-à-dire Astarté. Ainsi amendé, ce renseignement concorde parfaitement avec celui du Choniate.

Beaucoup d'autres passages, tant de Nicétas le Byzantin que d'autres historiens grecs, assimilent également la Pierre Noire à Aphrodite². Bartholomée d'Édesse dans son traité *Contra Mohammedem*, donne des détails qui se rapprochent

Abraham aurait connu Hagar sur la Pierre Noire : καὶ τινὲς μὲν αὐτῶν φασιν ὅτι ἐπάνω τοῦτου Ἀβραάμ συνουσίασε τῇ Ἄγαρ. Les formules d'anathème citées par Nicétas sont très curieuses et donnent des formes intéressantes de transcriptions des noms propres arabes : Ἀναθεματίζω Ἀλεῖμ τὸν ἐπὶ θυγατρὶ γαμβρὸν τοῦ Μωάμεδ' καὶ Χασάνην καὶ Χουσένην, τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ καὶ Ἀπουπίκερ τὸν καὶ Κουθίκερ καὶ Οὐμαρ, καὶ Τάλαρ, καὶ Ἀπουπάκερ τὸν Παδοῦκην καὶ Μαυεῖς, καὶ Ζουπίερ καὶ Ἀ(θ)δελλάν, καὶ Ζεῖτ καὶ Ἰζιτ καὶ Σαῖτην καὶ Οὐθμάν..... Ἀναθεματίζω Ζαδόξ καὶ Ἀῖσε καὶ Ζεθίνεπ καὶ Ὀμκελθεῖμ, τὰς πρώτας καὶ μιαιωτέρας τῶν γυναικῶν τοῦ Μωάμεδ' καὶ Φάτμαν τὴν θυγατέρα αὐτοῦ (*ibid.*, col. 127).

1. Προσκυνεῖ γὰρ τῇ Χουθάρ εἰδῶλη ὅντι ἀρχαιοτάτῃ περὶ τὴν Ἐθρίβον ἔρημον, καὶ τῇ Μάκαχ, ὅπερ φασὶν εἰς τύπον τῆς Ἀφροδίτης διαγεγράφθαι (*Refutatio Mohammedis*, dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CV, col. 793).

2. Εἶπεν ὁ Θεὸς Ἀγαρηνοῖς, ὡς φασὶ, διὰ τοῦ ἀποστόλου αὐτοῦ : Προσκυνεῖτε τῇ Χουθάρ ὡς θεῇ εἰδῶλη ὅντι καὶ ὁμοιωματὶ τῆς Ἀφροδίτης (Nicétas le Byzantin, *Refutatio Mohammedis*, Migne, *ibid.*, t. CV, col. 796), et ἡ ὁ προσκυνῶν τῇ Χουθάρ εἰδῶλη ὅντι τῆς Ἀφροδίτης (*ibid.*, col. 797).

beaucoup de ceux qui sont fournis par Nicétas le Choniate¹.

Glycas, dans ses *Annales*², dit formellement que jusqu'à l'époque de l'empereur Héraclius, les Arabes adorèrent Astarté, qu'ils nommaient Καθέρ «la grande», en se prosternant devant la Lune. Je crois inutile d'insister sur cette assimilation d'Astarté et de Séléné, il se peut qu'elle ait été faite un peu à la légère par Glycas, car on voit par ce qui précède que les auteurs byzantins dont j'ai invoqué le témoignage voient avec raison dans Aphrodite-Astarté, l'Étoile du matin, ὁ ἑωσφορος ἄστρος.

De tous les auteurs grecs qui ont parlé du culte des Arabes

1. Οἱ Σαρακηνοὶ μὲν μέχρι τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρόνων εἰδωλολάτρουν προσκυνούντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Καθέρ τῇ αὐτῶν γλώττῃ ἐπωνόμαζον (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1448), et (*ibid.*, col. 1456) ὡς φησι, τὰ ἑκπαλαὶ τῷ πρωτῷ ἄστρῳ, ἡγουν τῷ ἑωσφόρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν κατὰ τῶν Ἀράβων γλώσσαν ὀνομάζουσι, τοῦτ' ἐστὶν μεγάλη. Dans son *Elenchus et confutatio Agareni* (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1385), Bartholomée d'Édesse dit : Καὶ οὗτός ἐστι προφανὴς, ὃν οἱ Ἀράβιοι δογματίζετε τὸ ἑωσφόρον ἄστρον, Ζέβω, Ἀφροδίτῃ, Κρόνος καὶ Χαμάρ λέγετε. Αὐτοὺς καλεῖτε θεοὺς. L'identification de Saturne à Astarté est une erreur; quant à Ζέβω, ZEBΩ en capitales, il faut y voir une mauvaise graphie de NEBΩ, Néβω, nom du dieu sémitique bien connu que l'on a identifié avec Mercure. Il y a là un fait de syncrétisme étrange auquel il ne faut peut-être pas attribuer une trop grande importance.

2. Οἱ γὰρ Ἰσραηλῖται μέχρι τῶν Ἡρακλείου εἰδωλολάτρουν τὴν Ἀστάρτην ἡγουν τὴν σελήνην προσκυνούντες ἣν καὶ Καθέρ ὀνομάζον, τοῦτ' ἐστὶν μεγάλην (éd. de Bonn, 1836, p. 514). Dans sa *Panoplia dogmatica* (titre XXVIII; dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CXXX, col. 1333), Euthymius Zigabenus dit : Οἱ Σαρακηνοὶ μὲν τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρόνων εἰδωλολάτρουν, προσκυνούντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Καθέρ τῇ αὐτῶν ἐπωνόμαζουσι γλώττῃ. Διηλοῖ δὲ ἡ λέξις αὕτη τὴν μεγάλην. Enfin, on retrouve cette assimilation de la Pierre Noire à Aphrodite dans un ouvrage où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, dans un poème d'Hildebert, évêque du Mans, qui dit en parlant de Mahomet :

Martem cum Venere dicit deitate carere
Et negat esse deum cum Protheo Nereum.

Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXI, col. 1345.

d'avant l'Islamisme, un seul, Suidas, ne l'identifie pas avec Aphrodite-Astarté et en fait la représentation de Mars. Malgré toute l'autorité dont jouit, et à juste titre, le nom du célèbre lexicographe, il est certain qu'il a commis une confusion assez étrange entre les deux planètes adorées par les Arabes des temps légendaires.

On voit que les renseignements fournis par Nicétas le Choniate, par Nicétas le Byzantin et les autres auteurs de la décadence hellénique, s'accordent pour affirmer l'existence chez les Arabes du culte d'Astarté; ils expliquent pourquoi le jour sacré des Musulmans est le vendredi, le jour consacré à la déesse Vénus, l'un des aspects occidentaux de l'Astarté orientale. Là encore, le prophète Mahomet, loin d'avoir introduit une innovation qui bouleversait tout le système religieux des Arabes du Paganisme, n'a fait que suivre timidement l'usage adopté depuis de longs siècles dans les tribus du Nedjd et du Yémen.

Ces renseignements tirés des auteurs byzantins sont à rapprocher de ce que raconte Hérodote au § 8 du III^e livre de ses *Histoires*¹ : « Les Arabes, dit-il, regardent comme Dieu le seul Dionysos et Ourania ; ils disent qu'ils se rasent les cheveux à la façon dont Dionysos était lui-même tondu... Ils nomment Dionysos, Orotal, et Ourania, Alilat. »

Malgré sa clarté apparente, ce passage est très énigmatique, et si l'on ne pouvait le rapprocher d'un autre passage des *Histoires*, on ne manquerait pas d'identifier l'Ἀλιλάτ d'Hérodote avec la déesse Allât اللات des Arabes du Paganisme.

1. Διόνυσον δὲ θεὸν μόνον καὶ τὴν Οὐρανίην ἡγεύονται εἶναι, καὶ τῶν τριῶν τὴν κορυὴν κείρεσθαι φασὶ κατὰ περ αὐτὸν τὸν Διόνυσον κεκάρθαι..... Οὐνομάζουσι δὲ τὸν μὲν Διόνυσον Ὀροτάλ, τὴν δὲ Οὐρανίην Ἀλιλάτ. Ce passage est reproduit dans des termes un peu différents par Photius, dans son *Myriobiblion*, cod. XCI (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 299 et 301).

Dans le premier livre des *Histoires*, Hérodote donne sous une forme non moins énigmatique un renseignement qui permet d'écarter cette identification, si tentante à première vue : « Les Perses, dit-il, ont appris le culte d'Ourania des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens nomment Aphrodite, Mylitta, les Arabes, Alitta, et les Perses lui donnent le nom de Mithra. »

Des termes mêmes de cette phrase, il est visible que, pour Hérodote, Ourania et Aphrodite sont une même divinité, et que par conséquent, l'Alitta du livre I est identique à l'Alilat du III^e livre. L'identification d'Alilat et d'Aphrodite montre suffisamment que ce dernier nom propre ΑΛΙΔΑΤ est une faute, peut-être fort ancienne et remontant en tout cas à un manuscrit écrit en capitales pour ΑΛΙΔΑΤ, forme aramaisante dérivée comme Alitta et Mylitta (ou plutôt Moulitta מוליטא) de la racine sémitique *valada* « engendrer ». Ce mot est en arabe وَلَد, en hébreu יָלַד et en araméen ܠܕ; l'alternance vocalique initiale de ܐ, ܝ = ܐ étant constante dans ces trois langues de la famille sémitique. On pourra s'étonner d'entendre parler de formes araméennes quand il s'agit d'arabe et surtout d'arabe ancien, mais un fait est certain, c'est que par plus d'un point l'arabe se rattache au tronc araméen, ou du moins qu'il présente de fréquents aramaismes qui sont loin d'être tous l'effet d'un emprunt¹.

C'est donc, comme on le voit, le nom de la Vénus-Génitrix, de l'Ashtoret des Bémoth et des bois sacrés de Byblos et d'Arvad qui se cache sous l'Alilat de l'historien grec.

L'identification d'Aphrodite et d'Ourania n'est point habi-

1. Liv. I, § 131, (οἱ Πέρσαι) ἐπιμαθήκασι δὲ καὶ τῇ Οὐρανίῃ θύειν, παρὰ τὰ Ἀσσυρίων μαθόντες καὶ Ἀραβίων. Καλεῖται δὲ Ἀσσύριοι τὴν Ἀφροδίτην Μύλιττα, Ἀράβιοι δὲ Ἀλιττα, Πέρσαι δὲ Μίτραν.

2. Les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus arabes du Paganisme semblent avoir eu conscience que les Arabes se rattachent par certains côtés aux descendants d'Aram.

tuelle, et elle montre mieux que tout autre détail quelle était dans les clans arabes du V^e siècle avant notre ère, l'importance du culte d'Ashtoreth considérée comme la grande déesse, celle qui personnifiait le Ciel tout entier. C'est d'ailleurs ce que dit Arrien dans son *Anabase* : « Cette Ourania comprend tout le ciel visible, tous les astres qui y sont compris et le Soleil ». En réalité, Aphrodite n'est qu'une partie d'Ourania, un de ses aspects, si l'on préfère, mais aux yeux des Arabes, elle représentait la Déesse par excellence, celle en qui se résumait l'ensemble des divinités sidérales.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner à fond une question qui est fort importante en elle-même, à savoir comment Hérodote a pu identifier Aphrodite, le principe féminin par excellence et Mithra, le grand principe générateur; on attendrait plutôt l'assimilation toute naturelle d'Aphrodite et d'Anahita, dont l'importance fut considérable à la fin de la dynastie achéménide, comme on le voit par l'inscription trilingue d'Artaxerxès Mnémon. Je reviendrai à une autre occasion sur ce point de théologie mazdéenne.

Cette confusion est d'ailleurs en partie le fait d'Hérodote, et la genèse probable de son erreur est curieuse : il existe dans le panthéon himyarite une divinité mâle nommée Athtar, ou Athtar l'oriental, qui n'est point un aspect masculin d'Astarté, mais plutôt la déesse phénicienne en personne retournée et changée de sexe.

De la combinaison mentale des deux identités, Alilat égale Astarté, et Athtar égale Astarté renversée, Hérodote a conclu, peut-être inconsciemment, qu'Alilat était la même divinité qu'Athtar, ou à peu de chose près; mais Athtar étant une divinité masculine ne pouvait s'identifier avec Anahita, qui

1. Liv. VII, § 20, 1-2 : Τὸν μὲν Οὐρανὸν τε αὐτὸν ὀρώμενον καὶ τὰ ἄστρα ἐν οἷς ἔχοντα τὰ τε ἄλλα καὶ τὸν ἥλιον.

est très exactement l'aspect iranien de l'Ashtartéphénicienne, plus encore que de l'Ishtar assyrienne ; or, pour les Perses de l'époque achéménide, il n'y avait en dehors d'Ahura-Mazda, que deux divinités, Mithra et Anahita, qui formaient un couple analogue à celui de Mars et Vénus dans la mythologie italique.

Plus on ira, et plus on se convaincra, malgré les maladresses d'une prétendue exégèse avestique, que les Amshaspands et les Izeds sont post-achéménides, et de beaucoup. Puisqu'il ne pouvait identifier Alidat-Athtar avec Anahita, à cause de la différence des sexes de ces divinités qui était un obstacle insurmontable, il était tout naturel qu'Hérodote l'identifiât avec Mithra, parèdre d'Anahita et représentant du principe mâle exactement au même titre qu'Anahita représentait le principe féminin ; il n'y a aucun doute d'ailleurs qu'Alilat et Mylitta ne fussent des divinités du sexe féminin, comme l'indique suffisamment le sens de la racine *valada*, d'où sont dérivés leurs noms et ce qu'Hérodote raconte de la Mylitta chaldéenne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Bérose lui-même paraît confirmer l'assertion d'Hérodote, suivant laquelle les Perses ont emprunté leur Anâhita aux Sémites : cet auteur nous apprend en effet que c'est le roi de Perse, Artaxerxès Mnémon (404-361 avant J.-C.), qui le premier enseigna aux Perses à adorer des statues d'Aphrodite-Anahita et qu'il en fit élever à Babylone, à Suse, à Ecbatane, à Damas et à Sardes¹.

1. Ce passage de Bérose nous a été conservé par Clément d'Alexandrie (Didot, *Fragmenta Historicorum graecorum*, t. II, p. 508-509) : μετὰ πολλὰς μέντοι ὕστερον περιόδους ἐτῶν ἀνθρωποειδῆ ἀγάλματα σέθεν αὐτοῦς Βήρωστος ἐν τρίτῃ Χαλδαίων παρίστησι, τοῦτο Ἀρταξέρξου τοῦ Δαρείου τοῦ ὤχου εἰσγηγασμένου, ὃς πρῶτος τῆς Ἀφροδίτης Ἀναίτιδος τὸ ἄγαλμα ἀναστήσας ἐν Βαβυλῶνι καὶ Σούσις καὶ Ἐκβατάνοις, Πέρσας καὶ Βάκτροις καὶ Δαμασκῶ καὶ Σάρδεσιν ὑπέδειξε σέθεν.

L'interprétation du nom 'Orotál est plus difficile que celle d'Ἀλλὰτ; Caussin de Perceval admet, d'après Pococke, dans son *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, qu'Alilat est *الالهات el-Alihât* « les divinités (subalternes) », et qu'Orotal est *الله تعالى Allah te'ala* « Allah le suprême ». Il est inutile d'insister sur l'impossibilité de ces interprétations. Dans son commentaire sur Hérodote, Wessel proposa de voir dans Orotal les deux mots hébreux *אור or* « lumière » et *צל dzel* « ombre » ; cette explication d'un nom de divinité par « lumière-ombre » n'est guère plus satisfaisante que la précédente, et les méthodes étymologiques sont tellement vaines et fallacieuses qu'on hésite à en proposer d'autres : étant donné qu'Alilat-Alidat est une forme aramaisante, on pourrait expliquer plus simplement Orotal par *אורות-אל orot-al* « les lumières de Dieu », ou *אורות-הל orot-tel* « les lumières de la montagne² », l'arabe ayant conservé le mot *أور or* qui est l'hébreu *אור* dans le sens de lumière, et les formes araméennes en *יור* pouvant même désigner des collectifs au singulier, comme *ملكوت, جبروت*. Si l'on tient à expliquer Orotal par l'arabe, on y peut voir *اور التل or-at-tal* « la lumière de la montagne », mais il est inutile de s'attarder à ces étymologies et de leur attribuer la moindre valeur ; elles ont toutes les chances possibles d'être aussi fausses que celles qui les ont précédées, et selon toutes les probabilités, si l'on trouve jamais le nom d'Orotal écrit dans une inscription, ce sera sous une forme toute différente.

Le nom d'Orotal s'expliquerait tout aussi facilement, si

1. T. I, p. 174.

2. Cet élément *אור* est le même qui se trouve dans les noms propres *מלכיאור Malki-or* (Melchior) et *באליאור Baali-or* (Bélior), « mon maître est (le dieu) Lumière ».

l'on admettait qu'il y a dans le texte d'Hérodote une faute paléographique identique à celle que l'on remarque dans ΑΑΙΑΑΤ pour ΑΑΙΑΑΤ; ΟΡΟΤΑΑ ou ΟΡΟΤΑΑΤ, suivant certains manuscrits, pourrait être une fausse graphie de ΟΡΟΤΑΔ ou ΟΡΟΤΑΑΤ. On pourrait rapprocher ΟΡΟΤΑΔ, Ὀροτάδ du nom arabe عطارid Otarid de la planète Mercure; il arrive très souvent en effet dans la transcription des noms étrangers que l'r saute une ou plusieurs syllabes, soit au commencement, soit à la fin du mot; c'est ainsi que le grec Καίσαρ est devenu en zend Kéresani, que le grec μορφή répond au latin *forma* et l'arabe *déredjéh* au latin *gradus*; s'il n'y a pas là de difficulté linguistique, il y en a une mythologique, ce qui est autrement important, car jamais Mercure n'a été dans aucune théogonie le correspondant de Vénus-Aphrodite.

L'identification de Dionysos à Orotal se retrouve dans l'*Anabase* d'Arrien², quoique le nom d'Orotal n'y soit pas formellement mentionné, et elle ne laisse pas d'être très embarrassante. Hérodote et Arrien, qui ont certainement leurs raisons d'assimiler ces deux divinités, ont dû le faire sous l'influence d'un aspect de la légende de Dionysos conquérant³. Un fait certain, c'est que Diodore de Sicile⁴ reproduit par Eusèbe⁵, identifie Dionysos et Osiris⁶, et qu'il prétend que ce fut Dionysos qui donna le gouvernement de la Phénicie à

1. Voir l'*Accesta* de James Darmesteter et ses critiques, extrait de la *Revue archéologique* de 1897, p. 38.

2. Liv. VII, § 20, 1-2.

3. Διόνυσον δὲ κατὰ δόξαν τῆς ἐς Ἰνδοὺς στρατίας (Arrien). Damascius dit dans la *Vita Isidori*: ὅτι Διόνυσος, φησί, Λυκοῦργον καὶ τοὺς ἐπομένους αὐτῷ Ἀραβίας κατηγονίστατο οἶνον ἀπ' ἄσκοῦ καταβρύχνας τὴν πολεμίαν στρατίαν. Ἐξ οὗ καὶ τὴν πόλιν ἐκάλεσε Δαμασκόν. Ce passage est reproduit par Photius dans son *Myriobiblion*, cod. CCXLII (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 1291).

4. I, §§ 17-18.

5. *Prép. évang.*, liv. II, § 1.

6. Καὶ τὸν μὲν Ὀσίριν εἶναι τὸν Διόνυσον...

Bousiris. C'est cette même identification qui paraît se retrouver dans la Chronique éthiopienne de Jean, évêque de Nikiou¹, suivant lequel Mâtoûnâvis, successeur d'Ayqâsbêrà, qui est le même que Dionysos, fonda Bousiris. Il serait beaucoup trop long d'examiner en détail chacune de ces identifications et de déterminer comment Osiris a pu être identifié avec le dieu Arès; l'étude du syncrétisme gréco-arabe, gréco-égyptien, égypto-arabe, est un travail monumental qui ne sera probablement jamais fait et dont il est impossible d'indiquer même très brièvement les résultats en quelques pages; il n'en reste pas moins indiscutable que les Grecs ont associé Dionysos et Artémis dans un même groupe divin, sur le modèle du groupe Sabazios et Cotytto des Thraces, mais cette assimilation est évidemment secondaire et inexacte; car Aphrodite-Astarté-Vénus n'est pas la parèdre de Dionysos ou de Mercure, tandis qu'on la rencontre souvent associée à Mars ou au Soleil.

Si l'assimilation de Dionysos à Osiris et à Orotal ne nous apprend pas grand'chose sur le compte de ce dernier, il est possible qu'un passage, malheureusement corrompu, de saint Épiphane² mette sur la voie de son identification exacte avec une divinité du panthéon hellénique.

Dans son traité *Adversus Hæreses*³, saint Épiphane dit en effet que pour désigner les astres, les Pharisiens se servaient de mots hébraïques, de façon à ne pas être compris du public : οἶον ἥλιος Ἡμα⁴ καὶ Σέμες⁵, Σελήνη Ἰερπε⁶ καὶ Ἀλδανι⁷,

1. Publiée et traduite par Zotenberg, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, 1883, p. 365.

2. Cet auteur vécut au IV^e siècle de l'ère chrétienne.

3. Texte corrigé de celui de Migne, *Patrologie grecque*, t. XLI, col. 250.

4. Hébreu חמה.

5. Hébreu שמש, arabe شمس.

6. Hébreu ירח.

7. Hébreu הלבנה.

ὄθεν καὶ Μήνη καλεῖται. Ἱερὰ γὰρ ὁ μὲν λέγεται, Μήνη δὲ Σελήνη, ὡς καὶ παρ' Ἑλλήσι διὰ τὸν μῆνα. Ἀρης χωχῆδ' Ὀκμῶλ. Ἑρμῆς χωχῆδ' Ὀχμῶδ, Ζεὺς χωχῆδ' Βάαλ. Ἀφρωδίτη Σεροῦα, ἥτοι Λουήδ· Κρόνος χωχῆδ' Σαθήθ².

Les noms des divinités citées par saint Épiphane se ramènent tous à des formes sémitiques connues, le nom d'Aphrodite Λουήδ étant dérivé de la même racine *valada*, héb. ילד, ar. ولد, qui entre dans le nom d'Ἀλιλάτ et de Μώλιττα, cités par Hérodote, et son autre nom Σεροῦα se rétablissant sans aucune difficulté en arabe sous la forme زهرة. L'auteur du commentaire qui accompagne le texte de saint Épiphane dans la *Patrologie grecque* de Migne s'est donné beaucoup de mal pour expliquer le nom de Mars, Ὀκμῶλ, et celui de Mercure, Ὀχμῶδ; il voit dans le premier de ces deux noms un dérivé de la racine קמל, et dans le second une formation de חמר. Ces étymologies sont plus que douteuses, et il est visible que la phrase Ἀρης χωχῆδ' Ὀκμῶλ. Ἑρμῆς χωχῆδ' Ὀχμῶδ présente une forte corruption; il est certain qu'Ὀκμῶλ et Ὀχμῶδ sont deux variantes paléographiques d'un même mot, car deux divinités aussi différentes que Mercure et Mars ne peuvent avoir des noms aussi voisins, ou pour mieux dire, le même nom, car la confusion entre x et χ, o et ω, λ et δ est paléographiquement des plus explicables. On ne peut guère voir dans Ὀκμῶλ-Ὀχμῶδ l'altération d'une transcription ΟΤΑΠΙΑ du nom sémitique de la planète Mercure, en arabe عطارد; il s'ensuit presque nécessairement qu'Ὀκμῶλ-Ὀχμῶδ, ou plutôt le nom d'où dérivent ces deux formes, était dans une langue sémitique le nom de Mars.

1. Phénicien et hébreu בעל.

2. כוכב שבת. Xowché est la transcription fort exacte de l'hébreu כוכב, arabe كوكب.

Si on compare ce mot de OKMOA, ou OXMOA, au nom qu'Hérodote donne au parèdre d'Alilat-Aphrodite, OPOTAA, on voit que la première et la dernière des lettres qui les composent sont identiques; si les deux groupes intermédiaires KMO ou XMO et POTA pouvaient paléographiquement se ramener à une forme unique, ou plutôt si l'on arrivait à établir que KMO ou XMO est une fausse lecture d'un groupe POTA, il n'y aurait pas de doute que l'Ὀροτάλ de l'historien grec ne soit le dieu que les Grecs nomment Arès et les Latins Mars. Malheureusement, les règles de la paléographie grecque ne permettent pas d'affirmer catégoriquement que KMO ou XMO puisse dériver du groupe POTA. Toutefois, il faut bien remarquer que l'on trouve souvent dans les transcriptions des noms propres étrangers des corruptions qui ne sont pas plus fortes que celle qui, dans l'hypothèse présente, aurait transformé Ὀροτάλ en Ὀκμῶλ ou Ὀχμῶδ; c'est un fait dont on pourrait citer beaucoup d'exemples.

Pour résumer cette discussion, il n'y a pas d'impossibilité à ce que la forme Ὀκμῶλ-Ὀχμῶδ citée par saint Épiphane ne soit, à travers plusieurs altérations paléographiques, la même que l'Ὀροτάλ d'Hérodote, et que, par conséquent, cette dernière divinité ne soit Mars, le parèdre d'Aphrodite-Astarté.

L'existence et l'antiquité de ce culte stellaire, dans lequel plusieurs historiens ont vu une influence d'ailleurs possible

وكان حمير تعبد الشمس ثم تهودت حمير وكنانية كانت تعبد القمر ثم تهودت ولحم وجدام عبدوا المشتري واسد عبدت عطارد وطسم الدبران وقيس عبدت الشعرى العبود وطى عبدت سهيلا ثم عبدوا الاصنام بعد ذلك واعتذروا بعد ذلك بقولهم مانعبدهم الا ليقربونا الى الله وليكونوا واسطة بيننا وبين الله.

du Sabéisme, sont attestées par un auteur fort ancien et très consciencieux, Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi, dans son *Djemhâret el-ensâb*, qui mourut en l'année 820 de notre ère, et dont le texte nous a été conservé par Dimishki : « Les Himyarites, dit-il, adoraient le Soleil, puis ils se convertirent au Judaïsme; les Kinana adoraient la Lune, puis ils se firent également Juifs; Lakhm et Djoudham adoraient Jupiter; Asad adorait Mercure; Tissenî adorait Aldébaran; Kéis adorait Sirius et Tayyi adorait l'étoile de Canope. C'est seulement plus tard qu'ils se mirent à adorer des idoles, et pour expliquer leur conduite, ils disaient : Nous leur rendons un culte uniquement pour nous rapprocher de la Divinité. » Un autre historien de l'antiquité préislamique, Abou Isa Varrak, dit au contraire qu'une partie des Arabes seulement, adoraient des idoles, mais qu'ils n'admettaient pas qu'en dehors de ces idoles il pût exister une Divinité créatrice du monde; d'autres Arabes croyaient à un Créateur, mais n'avaient pas de forme tangible du culte et se refusaient à admettre la mission des Prophètes.

On voit qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi ne parle pas du culte d'Aphrodite dans l'Arabie ancienne; ce silence de l'historien musulman peut tenir à plusieurs causes, et il n'infirmes pas les résultats qu'on est en droit de tirer des auteurs byzantins. Il se peut que les Arabes aient fini par oublier que la Pierre Noire n'était qu'un simulacre d'Ashtoreth, mais il est plus vraisemblable que les historiens du Paganisme ont reculé dans leur énumération des divinités antiques devant le nom de la déesse lubrique par excellence, celle dont le culte devait le plus scandaliser les Musulmans des premiers âges. Ce qui tend à le prouver, c'est que le souvenir du culte de l'Ashtoreth sémitique dans le Yémen se retrouve à une époque bien postérieure : en effet, le meilleur historien de l'Égypte à l'époque musulmane, Taki ed-Din

Ahmed el-Makrizi (XV^e siècle de J.-C.) rapporte dans son *Khitât* qu'il existait dans la ville de Sana'a un temple dédié à Vénus; il se nommait Kasr Amdan et avait été édifié du temps du roi de Perse Zohak; il fut détruit sous le khalifat d'Osman, fils d'Affan¹. Makrizi ajoute qu'on lisait sur ce temple une inscription en caractères himyarites, c'est-à-dire écrite avec le même alphabet que les inscriptions lues par le célèbre Ibn-Haukal sur la porte de Samarkande dans la Transoxiane².

On est loin de connaître le nom de toutes les idoles dont le culte, suivant les historiens, succéda à celui des planètes et des étoiles; à mesure que les siècles s'écoulèrent, le Haram de la Mecque semble être devenu un véritable capharnaüm où chaque tribu du désert venait déposer son idole; il y en eut jusqu'à trois cent soixante, autant que de jours dans l'année, et s'il faut en croire les traditions, l'une d'elles était une madone byzantine qui tenait le Christ entre ses bras. Malgré son étrangeté apparente, cette assertion n'a rien que

1. وكان بصنعا قصر عمدان من بنا الضحاك وكان هيكل الزهرة

وهدم في خلافة عثمان بن عفان, ms. arabe 1731, fol. 183 r°. Dans sa traduction du *Khitât*, M. Bouriant a fort inexactement rendu ce passage, faisant de ce temple un temple de la Lune (*sic*) (*Mémoires de la Mission*

archéologique au Caire, t. XVII, 2^e fasc., p. 675), quand le mot زهرة n'a jamais, en arabe, désigné autre chose que la planète Vénus et jamais la Lune. Dans son *Histoire d'Égypte*, Salih ibn-Djelal éd-Din

a reproduit ce passage de Makrizi : وبو هيكل الردن بن ولايتنده صنعا

شهرنده دخي قصر عمدان ديرلر زهره هيكل واريدي كه آتي ضحاك

ياشمشدي بوده حضرت عثمان رماننده يقادي, ms. ture 61, fol. 301 r°.

2. *Khitât*, trad. de Bouriant, fasc. I, p. 109; sur l'écriture des portes de Samarkande, voir *l'Ascension au ciel du Prophète Mohammed*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1899, p. 22, note 1.

de très vraisemblable, car plusieurs tribus arabes avaient embrassé le Christianisme, et Ibn-Saïd nous apprend dans le *Taarif fi tabakat el-oumem* que les tribus de Rébia, de Ghassan, et une fraction de celle des Kodaa étaient chrétiennes; qu'à la même époque, les Himyarites, les Banou-Kinana, les Banou-Haris ibn-Kaab étaient convertis au Judaïsme, et qu'enfin la tribu de Ténim avait adopté les croyances religieuses de la Perse sassanide¹. Voici les noms de celles que l'on trouve le plus souvent citées dans les historiens de l'antiquité préislamique²:

سواع Souwa était une statue de femme adorée par les Banou-Kinana, les Mézina, les Amrou ibn-Kéïs-Ghéïlan عمرو بن قيس غيلان, et les No'man. Le *Beïan el-édian* prétend qu'elle était l'idole des Hodhéïlites; son temple était à Rohat, à cinq journées de la Mecque.

ودّ Voudd était une statue d'homme, adorée suivant le *Beïan el-édian*, par les Banou-Kalb, et d'après le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Vabra; elle se trouvait à Douma, el-Djandel, dans le Yémen.

يعوث Yaghout représentait un lion; elle appartenait aux Hamdanites.

نسر Nesr avait, comme l'indique son nom, la forme d'un vautour et était l'idole des Banou-Kilaa, dans le pays des Himyarites.

يعوق Yaouk était la statue d'une jument à Doumat el-Djandel.

1. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, p. 148.

2. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 269 et sqq.; t. III, p. 230, 241 et sqq. — Le *Kitab-beïan el-edian*, dont le texte a été publié par Schefer dans le t. II de sa *Chrestomathie persane*; le *Djemharat el-ensâb* d'Abou Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 166 v°, etc.

اللات Allat ou al-Lât était une statue humaine en pierre à Thakif-Minâ, dans le pays de Taïf.

عزى Ouzza était simplement un arbre fétiche, un mimosa, à Nakhla, près de Maoush; il était adoré par les Koréischites et les Kinana, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Ghatfân.

منات Ménat était une pierre à Saïf el-Bahr سيف البحر, ou à Khodaïd, entre la Mecque et Médine, près du mont Moshallat, et non loin de la mer; elle était aux Ous, Khazradj et Ghassan, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, aux Ansars et aux Azd.

هبل Hobal était un morceau d'agate placé dans le temple de la Mecque, en son milieu, sur le puits où se réunissaient les eaux qui se dirigeaient vers la Kaaba¹; d'après le *Beïan el-édian*, c'était la principale idole des Arabes; elle était aux Banou-Bekr, Malkan et aux autres Kinana. Abou-Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri dit, dans son *Djemharet el-ensâb*, que les Koréischites adoraient la divinité صاحب des Kinana, et que réciproquement les Kinana adoraient celle des Koréischites.

اساف Asaf et نائلة Naila étaient deux statues humaines représentant un homme et une femme qui s'étaient rendus coupables d'un adultère dans la Kaaba et avaient été changés en pierres; l'une d'elles était à Safa, l'autre à Mervèh.

رضا Rodha était une idole des Banou-Rabia ibn-Kaab, dans le Nedjd.

في جوف الكعبة على البير يجمع فيها ما يهدى للكعبة 1.

سعد Sa'ad était une grande roche adorée par les Malkan ibn-Kinana.

ذو الكعبات Zoul-Ka'bat « le maître des Astartés », à Sendad, dans l'Irak, était l'objet du culte des descendants d'Iyad.

ذو الخالصه Zoul-Kholosa était aux Badjila, aux Banou-Khatam ختم, Haris ibn-Kaab et aux Hilalites; son sanctuaire était entre la Mecque et le Yémen.

جهان Djahân, à Okaz, était adorée par les Banou-Havazin.

سمن Saman était adorée, entre autres peuplades, par les Banou-Témim.

المسعدة¹ el-Mesaïda, aux Kodaa, Banou-Vabra et Azd.

المحرقة el-Mahrak (?), qui était adorée par les Rébia.

دريج Dérih, qui était adorée dans la ville de Hira.

قرب Karhab ou مرحب Marhab, adorée dans le Hadhramaut.

المنطق el-Mentik, ذو الكفين Dhoul-kéfain, « l'ambidextre », qui était l'idole des Khoza'a.

ريام Riyam, idole des Himyarites à Sanaa.

ذو الالبى Zou' l-lébi, adorée par les Abd el-Kéis.

Il y avait bien d'autres idoles que les historiens de l'antiquité préislamique ne se sont pas donné la peine de citer; les Banou-Hanifèh avaient pour divinité un morceau de pâte de farine de dattes pétrie de lait; un jour qu'ils étaient pressés par la faim, ils le mangèrent; cela prouve que les Arabes tenaient leurs idoles en assez médiocre estime et

1. Ou المسعدة el-Saïda.

qu'ils savaient au besoin s'en passer. Le *Moktèser el-adjaïb* dit que du temps de Mathusalem les descendants de Caïn adoraient sept idoles, Yaghouth, Yaouk, Nasr, Wodd, Sova, Sharhah et Dhamr¹.

Les historiens du Paganisme affirment que le culte idolâtrique, qui ne devait disparaître que devant les efforts de Mahomet et de ses Musulmans, prit naissance au sein des tribus arabes, quand certaines d'entre elles eurent conquis l'Égypte². D'autres auteurs, tels qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi et Ibn-Khaldoun, expriment la même opinion, en disant que c'est sous l'influence du Sabéisme que les tribus du Hedjaz et du Nedjd se sont mises à adorer les idoles; la tradition musulmane, évidemment sous une influence gnostique, a en effet assimilé la religion de l'Égypte ancienne au Sabéisme harranien.

Dans les *Prairies d'Or*, Masoudi se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle un nommé Amr, fils de Lohayi, s'étant rendu en Syrie, y vit adorer des statues de divinités; rentré dans sa tribu, ce serait lui qui aurait introduit des idoles dans la Kaaba³; il est regrettable que Masoudi n'ait pas pris soin de nous dire dans quelle partie de la Syrie, Amr, fils de Lohayi, avait voyagé, et surtout dans quelle localité il apprit le culte des idoles, mais il est relativement facile de remédier à son silence, car pour les historiens musulmans, qui ignorent la civilisation phénicienne et qui ne connaissent que très imparfaitement le Judaïsme, la Syrie est le pays du Sabéisme. On voit que cette tradition ramène

1. Le premier de ces mots se présente dans les manuscrits sous les trois formes مزية, شرها, شرهة; le second présente les variantes

صمد, ضمرا, ضمير.

2. Ibn-Khaldoun, ms. arabe 1129, fol. 11 r°.

3. T. III, p. 144.

au même point que la précédente, sans passer par l'Égypte. L'auteur du prétendu *Akhbar ez-zemân*¹ prétend que les premières idoles des Arabes furent des statues d'hommes divinisés. Après la mort de Yaghouth, Yaouk, Nasr, Sova et Woudd, petits-fils de Seth, l'archi-démon Iblis fit leurs images en pierre, et leurs descendants les placèrent dans leurs tentes pour garder le souvenir de leurs ancêtres; plus tard, Iblis fit croire aux hommes que ces statues représentaient des dieux adorés par leurs pères. Cette légende est évidemment d'une basse époque, et il est certain que les noms des idoles qui y figurent sont relativement récents; ils remontent seulement à l'époque qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, sans qu'il soit d'ailleurs possible de déterminer avec certitude son point initial; il est intéressant d'y trouver le souvenir, d'ailleurs très défiguré, de la divinisation des hommes illustres chez les Arabes.

L'auteur du même ouvrage raconte que² les hommes firent des statues des 70 *nakibs* qui vécurent à l'époque de Mathusalem, et qu'ils les adorèrent malgré la défense de ce patriarche.

Malgré sa bizarrerie et son incohérence apparentes, la tradition qui veut que les Arabes des temps légendaires aient conquis l'Égypte, est peut-être moins fantaisiste qu'elle ne le paraît à première vue, et l'on peut établir avec quelque certitude que cette invasion répond à un fait historique connu de toute antiquité. Il ne faut pas oublier qu'elle a été acceptée par l'un des meilleurs esprits et certainement le premier historien de l'Islam, à qui les historiens occidentaux n'auraient pas eu à enseigner la critique des sources, le célèbre Ibn-Khaldoun. Même quand cette tradition se trouverait sous la plume de chroniqueurs moins autorisés que Masoudi, Tabari, Ibn-Khaldoun, il serait aussi imprudent qu'anti-scientifique

1. Ms. arabe 1471, fol. 32 v°.

2. Fol. 34 r°.

d'aller rejeter à priori, sans se donner la peine de l'examiner, sur le prétexte qu'elle ne concorde pas avec ce que l'on sait, ou plutôt avec les notions communément reçues de l'histoire du monde antique: les Musulmans n'ont pas seulement écrit pour mystifier les chiens de Chrétiens, et ils ont souvent recueilli des traditions d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité. Après s'être beaucoup moqué de la naïveté d'Hérodote, on a fini par lui rendre une justice tardive; il se pourrait qu'un jour vienne où se produira un revirement aussi complet en faveur des historiens musulmans.

Je ne crois pas inutile d'étudier d'un peu près cette légende et de montrer très brièvement les conclusions qu'on est en droit d'en tirer au point de vue de l'histoire religieuse des tribus arabes et du peuple d'Israël.

Pour tous les historiens du Paganisme, le monde arabe commence avec une tribu de géants redoutables, descendants d'un colosse nommé 'Ad *عاد*¹; ces géants n'ont rien de commun avec les populations qui habitent aujourd'hui la grande péninsule asiatique², et les chroniqueurs ont parfaitement conscience que l'Arabie fut peuplée dans l'antiquité par une race disparue bien avant l'époque historique, les 'Adites³, Arabes *Ariba* *عاربة*, ou Arabes de souche pure.

1. En particulier, Masoudi, dans ses *Prairies d'or*, § 37, et *Djemharat el-ensab* d'Abou Mohammed el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 31 r°.

2. On ne sait même pas s'ils appartenaient à la race sémitique ou à la race chamitique. Ibn-Khaldoun déclare dans son grand traité historique qu'il ignore si 'Ad est fils de Sem ou fils de Cham. La plupart des auteurs arabes, Masoudi, dans les *Prairies d'or* et dans le *Kitab el-tenbih*, Tabari dans sa *Chronique des peuples et des rois*, Ibn el-Athir dans le *Kamel-el-técarikh*, l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. ar. 5019), et Ibn-Khaldoun lui-même, pour ne citer que les plus importants, disent qu'Ad est fils de 'Ous, fils d'Aram, fils de Sem, donc un Araméen; les autres en font le fils d'Amalek, fils de Cham, d'où un Chamite.

3. Quelques historiens persans disent que les Adites adoraient des

Les Arabes de la seconde et de la troisième race, les *Motearriba* et les *Mosteariba*, leur sont bien postérieurs, et les historiens musulmans considèrent, sans doute avec raison, qu'ils n'ont pas plus de parenté avec les Arabes primitifs qu'avec les Juifs ou les Berbers.

Ibn-Khaldoun rapporte dans sa *Chronique* ¹ « que le premier qui régna sur les Arabes fut 'Ad, l'ancêtre des Adites; il vécut très longtemps et eut une quantité d'enfants. Certaines chroniques disent qu'il eut 4000 fils, qu'il avait épousé 1000 femmes et qu'il vécut 1200 ans²; el-Beïhaki affirme qu'il vécut 300 ans... » On ne possède guère plus de renseignements sur ce personnage légendaire au premier chef. Ibn-Khaldoun³, Abou Abd-Allah Mohammed el-Shatibi, dans le *Kitab el-djoman fi-mokhteser-akhbar ez-zéman*⁴, et Masoudi, dans les *Prairies d'or*, donnent plus de détails, quoique d'une façon assez confuse sur les descendants de ce géant. Il eut pour successeurs, suivant Ibn-Khaldoun, ses trois fils dans l'ordre suivant : Shédid شديد, Sheddâd شدداد⁵

idoles nommées ساقية *Sakia*, qui leur donnait la pluie, حافظة *Haftza*, qui les préservait des mauvaises rencontres, رازقة *Razika*, qui leur donnait les choses nécessaires à la vie, et سالمة *Salima*, qui les gardait en bonne santé; tous ces noms sont des inventions de commentateurs arabes, et rien de plus.

وكان ابوهم عاد فيما يقال اول من ملك من العرب وطال عمره
وكثر ولده وفي التواريخ انه ولد اربع الف ذكر من صلبه وتزوج

الف امرأة وعاش الف سنة ومائتين سنة ms. ar. 1525, fol. 10 v°.

2. En particulier, Masoudi, dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 80.

3. Ms. arabe 1525, fol. 10 v°.

4. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

5. Dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, Yakout dit que Sheddâd est fils d'Amalik, fils d'Oveidj, fils d'Amir, fils d'Aram, et boule-

et Arem ارم; Masoudi¹ rapporte que ces trois princes eurent pour successeur un géant nommé 'Ad. Sheddâd est le roi qui chevaucha à travers les royaumes de la terre, qui conquiert tout le monde connu et particulièrement l'Irak et l'Hindoustan². Zamakhshari dit que Sheddâd est le prince qui construisit la ville mystérieuse d'Irem aux Colonnes. Au contraire, Ibn-Saïd rapporte, d'après Beïhaki, que le constructeur de la cité magique est Irem, fils de Sheddâd, fils d'Ad le Grand عاد الاكبر; la vérité, suivant Ibn-Khaldoun, est qu'Irem n'a jamais existé que dans l'imagination des mythographes³.

Masoudi est d'avis que le règne d'Ad, fils d'Aous عرض,

verse ainsi toute la descendance des Adites, sans dire à quel historien il emprunte ces données.

1. Dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 81, 'Ad a pour successeur son fils aîné Shédid, qui règne 680 ans, et Shédid a pour successeur son frère Sheddâd, dont le règne est de 900 ans.

2. Caussin de Perceval (*Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 12) y voit le souvenir d'une invasion de la Chaldée par les Arabes. On sait qu'Eusèbe, rapportant un fragment d'Alexandre Polyhistor, parle de rois adites qui ont régné en Babylonie et dont on trouve la liste dans l'*Histoire des Huns* de de Guignes, t. I, p. 37. J'ai montré dans un mémoire paru dans la *Recue de l'Histoire des Religions* que rien n'infirme l'assertion des historiens du Préislamisme, qui prétendent qu'un Tobba yéménite envahit l'Irak et y fonda Samarkand. Le manque de place me force à remettre à une époque postérieure l'examen de la légende de l'invasion par les Adites de la Perse et de l'Inde; il y a là un fait du syncrétisme irano-arabe dont on retrouve le souvenir dans la légende de Dionysos, conquérant de l'Inde.

3. Tabari rapporte dans sa *Chronique des peuples et des rois* (trad. Zotenberg, t. I, p. 50-54), que Sheddâd, roi universel, voulut devenir l'égal de Dieu, et qu'il bâtit Irem pour répondre au Paradis. « N'as-tu point vu, dit le Koran (sourate xxxix, §§ 5-7), comment ton Seigneur a traité les Adites qui habitaient dans Irem, la ville aux colonnes, telles qu'on n'en vit jamais de pareille sur la terre? » Le géographe Yakout el-Hamavi raconte dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, que des gens découvrirent l'hypogée خفيرة de Sheddâd, dans le Ha-

fut de 300 ans et qu'il eut pour successeur l'un de ses fils nommé 'Ad; ensuite régna un nommé Djiroun, fils de Saad, fils d'Ad; ce prince dressa le plan et jeta les fondations de la ville de Damas, et il y réunit une quantité de colonnes de marbre. C'est cette ville qu'il nomma Irem, et Masoudi nous apprend qu'à son époque l'une des portes de Damas se nommait encore Porte de Djiroun¹. Dans son *Khitât*², le célèbre Makrizi donne une légère variante de cette curieuse légende, en disant que le temple sabéen de Damas fut bâti par Djiroun, petit-fils du géant 'Ad. Yakout³ et Makrizi⁴

dramaût; c'était une sorte de maison creusée dans la montagne, elle mesurait cent coudées sur quarante. Au milieu se trouvaient deux grands trônes d'or, sur l'un desquels était étendu un homme de taille colossale; auprès de sa tête, il y avait une tablette sur laquelle était gravée une inscription en vers, dont Yakout donne le texte.

Les historiens arabes rapportent, sans qu'il soit naturellement possible de vérifier leur assertion, que les Adites croyaient à l'unité de Dieu, et que leurs idoles n'étaient pour eux que des « intermédiaires ». Ibn el-Athir, dans le *Kamel* (t. I, p. 56), Masoudi, dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 295), l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 32 et 33), le *Mokhtéser el-'adjaib* (ms. arabe 1471, fol. 45 v°)

les nomment اهل اوتان et donnent les noms de leurs idoles sous les formes ضد Dodd, صدا Sada, ضرا Dhora, pour la première; صمودا Samouda, ضمور Dhamour, et ضمود Dhoumoud, pour la seconde; هبا Hèba ou هنا Hèna, pour la troisième. Dans un passage des *Prairies d'or* (t. III, p. 80), Masoudi dit que les Adites adoraient la Lune.

وذكر المسعودي . . . وأما جيرون بن سعد بن عاد كان من ملوكهم¹
وأنه الذي اختط مدينة دمشق ومصرها . . . وسماها ارم ومن ابواب
مدينه دمشق الى هذا العهد باب جيرون; ms. arabe 1525, fol. 11 r°.
Au témoignage d'Ibn Khaldoun, Ibn Asakir parlait également de ce Djiroun dans sa grande Chronique de Damas.

2. Ms. arabe 1731, fol. 183 verso.

3. *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 212-213.

4. *Khitât*, trad. Bouriant, t. I, p. 87 et 337.

connaissent également la tradition suivant laquelle la ville actuelle de Damas s'élèverait sur l'emplacement de la cité merveilleuse des Adites, mais ils en citent une autre qui veut qu'Irem ait occupé la place d'Alexandrie. L'un des plus anciens historiens de l'Égypte, Ibn-Abd el-Ahkam, se fait aussi l'écho de la légende suivant laquelle ce serait le souverain adite Sheddâd, fils d'Ad, qui aurait construit Alexandrie. La tradition la plus courante est que cette ville se trouvait entre le Hadramaut et Sanaa.

Les divergences que l'on remarque dans les différentes versions de la légende adite ne portent que sur la filiation des descendants d'Ad; c'est là un point d'une importance toute secondaire, puisque tous les historiens s'accordent pour faire de Sheddâd¹ le roi conquérant de la dynastie. Ibn-Saïd, cité par Ibn-Khaldoun, rapportait dans son Histoire d'Égypte اخبار القبط que ce fut Sheddâd, fils de Marad, fils de Hadad, qui combattit Lafz ibn-Kit لفظ بن قيط, et qui s'empara de la Basse-Égypte اسافيل مصر; il s'installa à Alexandrie, où se trouvait alors la ville qui est nommée Avar dans la Bible²; il périt quelque temps après dans une guerre contre les Égyptiens; ces derniers entraînèrent avec eux les Berbers et les Nègres, leurs frères de race, et chassèrent les Arabes du royaume d'Égypte. L'auteur du *Kitab el-djournân*³ attribue également la conquête de la Basse-Égypte à Sheddâd, et il ajoute que ce prince réduisit

1. L'auteur du *Kitab el-djournân* dit qu'à l'époque de Sheddâd, les Adites étaient divisés en 1000 tribus. Dans ses *Prairies d'or*, Masoudi ne parle que de 10 tribus; l'auteur de la *Généalogie des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 28 v°-33) en compte douze qui sont : زمر, رفد, ضد, زمر, رفل, جاهد, صمد, صمود, سور, محرم, خلود, عنود.

2. ونزل اسكدرية وبها حينئذ مدينة مذكورة في التوراة.

3. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

l'Orient et l'Occident de la terre à sa domination sans trouver personne qui put s'y opposer; il resta dans les pays du Maghreb durant 200 ans, puis il revint dans le Yémen, dans le pays des Adites et des Thémoudites. Dans un passage des *Prairies d'or*¹, l'imam des historiens arabes se borne à faire de Sheddâd le premier souverain universel, le conquérant de l'Inde et le fondateur d'Irem aux Colonnes ارم ذات العماد, mais un autre passage de la même Chronique² suppose la conquête de l'Égypte par Sheddâd, car il dit que lorsque Alexandre le Grand voulut construire Alexandrie, il trouva les restes d'un monument ancien portant une inscription himyarite qui avait été gravée par ordre de Sheddâd; le souverain adite disait qu'il avait eu l'intention de construire une grande ville dans cet endroit, mais que la mort l'avait empêché de réaliser ses projets. D'ailleurs, dans le *Kitâb el-tenbih*³, Masoudi prend soin de nous apprendre que les Arabes du Yémen croyaient que les deux grandes pyramides de Djizèh renferment les tombeaux de Sheddâd et de Sheddîd, fils du géant 'Ad.

C'est reconnaître implicitement, mais formellement, la conquête de l'Égypte par les Adites. Quoique l'on ne trouve pas, dans Tabari, d'allusion spéciale à l'occupation de la terre de Misr par les tribus proto-arabes, il est évident qu'il la considérait comme un fait certain, puisqu'il fait de Sheddâd, fils d'Ad, fils d'Amalek, le roi universel, souverain de tout l'Occident et de tout l'Orient, le suzerain du roi de Perse Zohak et du Pharaon Walid, fils de Riyan⁴.

Telle est la légende arabe de la conquête de l'Égypte par

1. T. III, p. 81.

2. T. II, p. 421.

3. Cf. l'histoire des pyramides contenue dans le ms. arabe 2274, fol. 13 r°.

4. Trad. Zotenberg, t. I, p. 50-52.

les tribus yéménites; cette légende ou plutôt cette tradition a pour elle l'autorité des noms de Masoudi, d'Ibn-Saïd, d'Ibn-Khaldoun, c'est-à-dire des meilleurs historiens musulmans. Les Égyptiens, ou Coptes, comme les appellent les annalistes de l'Islam, ne voulaient pas entendre parler de cette légende humiliante pour eux, et ils prétendaient que les Sémites l'avaient inventée de toutes pièces, en défigurant à plaisir des lambeaux de l'histoire réelle de l'Égypte, pour faire croire qu'ils ont été les souverains du monde entier. Le *Khitât* et l'auteur du *Mokhtésar el-adjaïb*¹ parlant des constructions d'un roi d'Égypte qu'ils nomment Sourid سوريد, fils de Sahloûk, s'expriment de la façon suivante : « C'est lui qui a bâti les deux grandes pyramides² dont on attribue la construction à Sheddâd, fils d'Ad. Les Égyptiens nient que les Adites et les Amalécites aient jamais envahi leur pays, et ils disent qu'ils pouvaient, grâce à leur magie, se défendre contre n'importe quel agresseur. Les Sabéens sont de cette même opinion³, qui est rapportée par Abou Maashar dans son *Kitâb el-oulouf*. »

Dans un autre passage, l'auteur de cette petite chronique fabuleuse, qui emprunte beaucoup de ses renseignements à l'un des historiens le plus souvent cités dans le *Khitât* de Makrizi⁴, Ibn-Wasif-Shâh, est tout aussi catégorique : « Sheddât شدات est celui qui bâtit les monuments اعلام de

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. Makrizi dit également dans le *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 28 r°, d'après Ibn-Wasif-Shâh, que Sourid est le roi qui a construit les pyramides et les *berba* où il a caché de grands trésors.

3. Le ms. arabe 1471, fol. 70 v°, porte الحرابيون « el-Hérabion est de la même opinion ». Je crois qu'il y a là une faute de points diacritiques et qu'il faut lire الحرائيون « les Harraniens », nom ordinaire des Sabéens, d'autant plus qu'Hérabion n'est pas autrement connu.

4. En réalité, Ibn-Wasif-Shâh est l'une des principales sources du *Khitât* de Makrizi et du *Mokhtésar el-adjaïb*.

Dahshour avec les pierres qui avaient été taillées sous le règne de son père. Ceux qui nient² que les Adites soient entrés en Égypte disent que cette légende provient d'une confusion entre le nom de Sheddât et celui de Sheddâd, fils d'Ad, par suite du grand nombre de fois que le nom de Sheddâd revenait dans la conversation et du peu de fois qu'on y trouvait celui de Sheddât. Aucun des rois (anciens) n'a pu entrer en Égypte, sauf Bokht en-Nasr, qui sut annuler la vertu des talismans. »

Si l'une des deux traditions est interpolée, c'est bien certainement celle que Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi et l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* attribuent aux Coptes, c'est-à-dire aux Égyptiens, non qu'il y faille voir une copie déformée de la légende arabe, mais simplement un remaniement de la tradition égyptienne primitive rapportée par Manéthon et qui coïncide d'une façon absolue avec les termes de la légende arabe. Il y a en effet dans la légende copte, telle qu'elle nous est parvenue, des complications et des hésitations qui prouvent bien qu'elle a subi des arrangements destinés à faire disparaître des détails qui choquaient le nationalisme égyptien; quant au fond des deux légendes, il est identique, comme le prouve suffisamment l'identité des noms propres que l'on trouve dans la version copte et dans la version arabe. De plus, en avouant lui-même que le nom de Sheddâd, fils d'Ad, c'est-à-dire du grand roi adite, était infiniment plus connu chez les auteurs de la légende copte

وقال الذين تنكر ان العادية دخات مصرانا غلط الناس في اسم
شَدَات فقالوا شَدَاد بن عاد لكثرة ما يجري على سنتهم شَدَاد وقلة

ما يجري شَدَات, ms. arabe 1471, fol. 69 v°; Makrizi, dans le *Khitât*, s'exprime à peu près dans les mêmes termes, ms. arabe 1731, fol. 101 v°.

2. Dans le *Khitât*, Makrizi dit également que les Coptes nient de la façon la plus formelle que les Adites aient jamais envahi l'Égypte.

que celui de Sheddât, Ibn-Wasif-Shâh et l'historien qui a écrit le *Mokhtéser el-adjaïb*, ne sauraient donner une meilleure preuve de la priorité de la tradition arabe.

Le cinquième roi d'Égypte qui régna après le Déluge est nommé, dans la légende copte du *Mokhtéser el-adjaïb*, Adim عديم, fils de Boudâshir, fils de Koftarim, fils de Koftim, fils de Misraïm. Il n'y a pas à douter que cet Adim, qui était un géant d'une force prodigieuse, ne soit le même que 'Ad عاد, l'ancêtre des Adites. Ce nom, avec sa terminaison -im est refait sur le modèle du duel sémitique Misraïm مصرائيم, qui dans la Bible, désigne la terre d'Égypte, ou pour plus d'exactitude l'empire dualiste des deux Égyptes du Nord et du Sud, les 𓆎 des textes hiéroglyphiques². C'est cette même formation que l'on retrouve dans Koftim dérivé du mot Koft d'où vient notre mot de Coptes par l'intermédiaire de l'arabe *Kobt* قبط.

Adim a pour successeur son fils Sheddât شَدَات, qui est évidemment le même personnage que le Sheddâd شَدَاد de la légende arabe, et l'on vient de voir que l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* avoue lui-même que beaucoup de gens confondaient les deux noms; de même Soûrid سوريد, fils de Sahlouk, est évidemment une variante graphique de سريد Shedîd, Sourid, qui se ramène sans aucune difficulté à شَدِيد Shedîd, le *r* et *d*, et le *s* et *sh* se confondant constamment dans l'écriture arabe. La preuve de l'identité de ces deux personnages est que les Coptes attribuaient à Soûrid la construction des deux pyramides, dans lesquelles les Arabes voyaient

1. On retrouve, à très peu de chose près, ces noms avec des légendes très analogues dans le *Khitât* de Makrizi.

2. Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 98.

l'œuvre de Sheddād ou de Shedīd, fils d'Ad'. Les noms de ses successeurs, Menkaous, Ménaous, Marinos, dans la légende copte, ne répondent à aucun de ceux qui sont connus par la légende arabe, mais il n'y a là rien qui doive surprendre outre mesure. Ce qui montre bien d'ailleurs le peu d'importance de ces noms dans la légende copte, c'est qu'après Marinos, le trône passe à la branche cadette de la dynastie de Misraīm, dans la personne d'Oshmoun, fils de Koftim. Un fait, autrement important que cette divergence, est que la légende copte attribue formellement à Menkaous, fils de Sheddāt-Sheddād, la construction de la ville d'Héliopolis². Or, on verra plus loin comment la ville d'Héliopolis a été confondue par les Gnostiques avec la capitale des Adites, Avaris³; faire de Marinos le fondateur d'Héliopolis revient donc à lui attribuer la fondation d'Avaris qui, d'après Manéthon, fut bâtie par les Adites⁴, c'est-à-dire, en définitive, à en faire un souverain adite.

La légende adite se trouve mêlée d'une singulière façon à l'histoire d'Oshmoun dans le *Khitāt* de Makrizi et dans le *Mokhtéser el-adjaib*; d'après cette tradition, Oshmoun, qui

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. *Khitāt* de Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi, trad. par Bouriant, t. I, p. 396, et *Mokhtéser el-adjaib*.

3. Il existait encore en Égypte, au moyen âge, deux villes nommées

اورين, l'une اورين نشت Ourin Nashrat, située dans la province occidentale, l'autre اورين tout court, dans la province de Bohāira; peut-être y a-t-il dans ces deux localités, les deux Our, un souvenir de l'antique capitale des Pasteurs. Le duel se rencontre souvent dans les noms propres des villes égyptiennes: c'est ainsi que le nom de la ville d'Oshmounein est un duel; cela tient à ce que la légende prétend qu'Oshmoun fonda deux villes, l'une pour lui, l'autre pour les prêtres; il y avait de même, comme on le verra plus loin, deux Héliopolis.

4. Voir plus loin.

régna 800 ans, fut dépossédé dans la 600^e année de son règne par les descendants d'Ad; les envahisseurs restèrent en Égypte pendant 90 ans; au bout de ce temps, pris de la nostalgie de leurs sables, ils gagnèrent Rahiba sur le chemin de l'Arabie-Pétrée, en chargeant Oshmoun de gouverner l'Égypte en leur nom¹; après l'anéantissement des Adites par le vent Sarsar, Oshmoun remonta sur le trône. Ce qui montre bien combien la légende copte, loin d'être primitive, a été fortement retouchée et interpolée, c'est que l'on trouve dans le *Mokhtéser el-adjaib*, qui se réfère à l'historien Ibrahim, fils de Wasif-Shāh, deux synchronismes pour la destruction du peuple adite: le premier est celui dont il vient d'être question, d'après lequel les descendants du géant Ad périrent, victimes de leur insolence, vers la fin du règne d'Oshmoun; d'après le second, cet événement se serait passé sous le règne de Koftarim, qui régna en Égypte plusieurs siècles avant Oshmoun²; ce dédoublement bizarre montre que la légende copte est loin d'être primitive. On trouve dans le *Khitāt* de Makrizi une preuve analogue du remaniement qu'a subi la légende copte. Ne sachant trop comment intercaler les Arabes adites dans l'histoire de leur antiquité, les Égyptiens ont fini par admettre qu'Araklimoun, fils du magicien Boudashir, a légué le trône à Adim, fils de Kof-

1. Le texte qui n'est point très clair et qui est mal rédigé dans ce passage dit (ms. arabe 1471, fol. 93 v°): وان قوم عاد انتزعوا منه

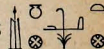
الملك بعد ستماية سنة من ملكه وأقاموا تسعين سنة ثم كرهوا البلد... « ensuite ils se dégoutèrent du pays, prirent lui (Oshmoun) comme vizir, et quittèrent l'Égypte et s'en allèrent à Rahiba. » Le verbe وزر, à la dixième forme, a toujours le sens de « choisir quelqu'un comme vizir ».

2. Ms. arabe 1471, fol. 82 v°.

tim'. Cela montre comment cette interpolation a été faite à la légère, puisque tout le monde sait qu'Adim est de beaucoup antérieur à Boudashir.

L'un des traits caractéristique de la légende adite est la fondation par l'un des rois issus d'Ad, de la célèbre ville d'Irem; or, on le retrouve sous plusieurs formes dans la légende copte; une première fois dans l'histoire d'Oshmoun, qui fonda une ville nommée par les Coptes, au témoignage de Makrizi dans le *Khitât* et de l'auteur du *Mokhtéser el-adjaib*, la Ville des Merveilles.

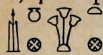
Les détails rapportés par les auteurs de ces ouvrages historiques, combinés avec ceux qui sont fournis par Yakout el-Hamavi dans le *Modjem el-bouldan*¹, ne permettent pas de douter qu'il s'agit de la ville merveilleuse d'Irem, notamment celui de la visite d'Abd Allah el-Kelaba à Irem, sous le règne du khalife Moaviyya. Makrizi raconte également que le roi adite Ménaous, fils de Menkaous, bâtit dans le désert d'Occident une ville près de la ville des Magiciens, et qu'elle fut retrouvée par hasard sous le règne du khalife omeyyade Abd el-Aziz ibn Mervan³.

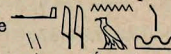


L'auteur du *Mokhtéser el-adjaib*, c'est-à-dire l'oustad Ibrahim ibn-Wasif-Sháh qu'il copie, rapporte que Sheddât, fils d'Adim, c'est-à-dire le souverain qui est la réplique copte de l'arabe Sheddád, fils d'Ad, est le constructeur du temple d'Erment, où il dressa plusieurs idoles représentant les étoiles, suivant la coutume des Sabéens. Le nom de la ville d'Erment a été introduit dans le texte par suite d'une erreur dont il est facile de deviner l'origine; Erment est  autre nom de la ville qui est nommée On ou Héliopolis

1. Ms. arabe 1731, fol. 104 v°, et trad. Bouriant, p. 395.


2. T. I, p. 214-5.

3. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 24 v°.

du Sud, par opposition à la ville bien connue de On du Nord, , l'Héliopolis qui se trouve près du Jardin du Baume de la Mattarée, le *عين شمس* des Arabes¹. On voit

1. La ville d'Héliopolis porte en arabe le nom de *عين شمس* 'Ain-Shems, ce qui, en arabe, n'a aucun sens; il faudrait avec l'article *عين الشمس*; ce nom propre ne signifie nullement « ville du Soleil », car si les Arabes avaient voulu rendre 'Hliou πόλις, ils auraient traduit littéralement *مدينة الشمس*, il ne signifie pas davantage « source du Soleil »; ce n'est pas une traduction du nom grec de cette localité qui se trouve dans *عين شمس*, mais la traduction d'une moitié de son nom égyptien avec la transcription de l'autre moitié de ce même nom. La division territoriale dans laquelle était comprise la ville d'Héliopolis portait en Égypte le nom de  'Aina (Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, t. I, p. 117). C'est la contrée qui se trouve désignée en grec sous la forme 'Hrōwōn πόλις et que l'égyptien nomme également  et  'An. Ce district était

situé d'après le géographe grec Ptolémée *ἐν μεθορίαις Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως* et il contenait les villes de Βαβυλῶν, 'Hliou πόλις et 'Hrōwōn πόλις; c'est cette contrée que Plin, dans son *Histoire naturelle* (VI, 29, 165), nomme Aean. « A sinu aelanitico alter sinus quem Arabes Aean vocant, in quo Heroon oppidum est. » C'est ce nom d'Aina qui est

rendu par l'arabe *عين ain*; quant à *شمس*, il est la traduction fort exacte du nom égyptien d'Héliopolis, Annou; Ain-Shems, loin de signifier « source du Soleil » a donc le sens de « Annou (du district) d'Aina ». C'est de même que le mot 'ain *عين*, qui se trouve dans le nom des sources de Moïse, *عين موسى*, sur la côte occidentale de la péninsule Sinaitique, rappelle l'expression égyptienne  'Aina Mafek. Un historien arabe, cité par Makrizi dans son *Khitât*, el-Kelbi, a parfaitement conscience que dans 'Ain-Shems, Shems est le nom d'une ville ancienne et ne signifie pas Soleil (Trad. de Bouriant, p. 680).

que la confusion entre les deux Héliopolis, l'On du Nord et l'On du Sud, n'a rien qui doive surprendre, surtout de la part de gens qui pouvaient ignorer des détails de la géographie ancienne de l'Égypte; le texte du *Mokhtéser el-adjaïb* revient donc à attribuer à Sheddât, fils d'Adim, la construction de l'Héliopolis du Nord; or, on verra un peu plus loin, à propos d'un passage de Juba le Mauritanien, comment l'Héliopolis du Nord a été confondue avec Αὔρις, la citadelle des Pasteurs; il faut donc comprendre le passage du *Mokhtéser el-adjaïb*, « Sheddât, fils d'Adim, est celui qui construisit Avaris », d'où il s'ensuit que le Sheddât de la légende copte est bien identique au Sheddât de la légende arabe. Suivant une autre forme de la légende rapportée par Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi¹, Ain-Shems a été fondée non par Sheddât, mais par le Pharaon amalécite el-Valid ibn Doumaa, ou encore par son fils Riyan ibn Valid. C'est là une déformation de la tradition populaire, mais il ne faut pas oublier que les Amalécites sont venus, d'après les historiens musulmans de l'ancienne Égypte, à la suite des Arabes. Ces deux traditions ne s'excluent donc pas, en ce sens qu'elles font d'Ain-Shems, c'est-à-dire d'Avaris, une ville fondée par les Sémites envahisseurs, ce qui concorde parfaitement avec ce que nous apprend la tradition hellénique. Il est certain d'ailleurs que plusieurs historiens musulmans ont assimilé les Adites et les Amalécites: Makrizi nous cite dans son *Khitât* un passage d'un auteur ancien Abd Allah ibn Shobrama el-Djourhoumi, qui dit: « Quand les Amalécites s'installèrent dans la terre d'Égypte, après avoir été chassés de la Mecque, ils y bâtirent les Pyramides... ils restèrent en Égypte jusqu'au moment où Malik ibn Zaarr el-Khozaï les en expulsa². » Cette confusion

1. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 184 r°.

2. Ms. arabe 1731, fol. 88 r°.

n'a rien d'étrange, quand l'on pense à l'étroite parenté qui unissait les tribus amalécites et les clans adites. D'après une autre tradition, le temple d'Ain-Shems aurait été bâti par le roi pishdadien de Perse Housheng; ce n'est pas ici le lieu d'étudier son origine.

Ce qui précède suffit à montrer l'identité originelle de la légende copte et de la légende arabe qui, en définitive, se ramènent toutes les deux à la même tradition. On peut démontrer avec une égale vraisemblance que cette tradition copto-arabe, suivant laquelle l'Égypte fut envahie dans l'antiquité par des tribus yéménites, concorde parfaitement avec celles qui nous ont été conservées par Manéthon, ou plutôt qu'elle est la légende même de Manéthon et qu'elle concorde parfaitement avec le peu que l'on sait de l'histoire des rois pasteurs.

Manéthon, dont le texte ne nous a été conservé que par miracle dans Flavius Josèphe¹, rapporte que du temps d'un

1. *Contra Appionem*, I, § 14, reproduit dans Didot, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 566. Dans *Les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, C. G. van der Post, 1868, p. 9, Chabas a réuni presque tous les documents occidentaux qui se rapportent à cette période de l'histoire d'Égypte. Voici d'ailleurs le texte de Manéthon:

Ἐγένετο βασιλεὺς ἡμῖν Τίμαος ὄνομα· ἐπὶ τούτου... ἐκ τῶν πρὸς ἀνατολὴν μερῶν ἄνθρωποι τὸ γένος ἄσημοι, καταθαρσάντες ἐπὶ τὴν χώραν ἐστράτευσαν, καὶ ῥαδίως ἀμαχητὶ ταύτην κατὰ κράτος εἶλον. Καὶ τοὺς ἡγεμονεύσαντας ἐν αὐτῇ χειρωσάμενοι τὸ λοιπὸν τὰς τε πόλεις ὡμῶς ἐνέπρησαν καὶ τὰ ἱερὰ τῶν θεῶν κατέσκαψαν..... Πέρας δὲ καὶ βασιλέα ἓνα ἐξ αὐτῶν ἐποίησαν, ᾧ ὄνομα ἦν Σάλατις... Εὐρὼν δὲ ἐν νομῷ τῷ Σαίτῃ πόλιν ἐπικαιροτάτην, κειμένην μὲν πρὸς ἀνατολὴν τοῦ Βουβαστίτου ποταμοῦ, καλουμένην δ' ἀπὸ τῆς ἀρχαίας θεολογίας Αὔριν..... Ἐκαλεῖτο δὲ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος ὙΚΣΩΣ, τοῦτο δ' ἐστὶ βασιλεῖς ποιμένες· τὸ γὰρ ὙΚ καθ' ἱερὰν γλῶσσαν βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ ΣΩΣ ποιμὴν ἐστὶ καὶ ποιμένες κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον..... Τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς Ἀραβάς εἶναι..... Τὸν δὲ Μισπραγμουθωσέως υἱὸν Θούμωσιν ἐπιχειρῆσαι μὲν αὐτοὺς διὰ πολιτορκίας εἶλιν κατὰ κράτος, ὁκτῶ καὶ τεσσαράκοντα μυριάσι προσεδρεύσαντα τοῖς τεύχεσιν (d'Avaris). Τοὺς δ' ἐπὶ ταῖς ὁμολογίαις πανοικεῖα μετὰ τῶν κτήσεων οὐκ ἐλάττους μυριάδων ὄντας εἶκοσι καὶ τεσσάρων ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου

pharaon qu'il nomme Τίμιος (avec les variantes Ἀμυντίμιος, Ἀμενέμιος, Τίμιος, Τίμιος), des hommes d'une race ignoble, venus des contrées de l'Occident et qui étaient des Arabes ou des Phéniciens d'après le Syncelle, mais en tout cas des Sémites¹, se jetèrent inopinément sur l'Égypte et s'en emparèrent presque sans combat. Après avoir soumis ou massacré tous les chefs, ils saccagèrent le pays, incendiant les villes, détruisant les temples et massacrant les populations. Au bout de quelque temps, ils donnèrent la souveraineté à un des leurs, nommé Σάλατις², qui fut le premier de leurs rois en Égypte et qui bâtit ou restaura la ville d'Avaris à l'orient de la branche de Bubaste. Salatis eut pour successeurs Βηών (var. Βυών), Ἀπαχνάς, Ἀπωφίς (var. Ἀφωδίας, Ἀφωφίς), Ἰαννάς (var. Στάαν), puis Ἀσσης (var. Ἀσσις, Ἀρχλής). Cette dynastie de Barbares à laquelle Manéthon assigne une durée de 511 ans est celle qui est connue dans l'histoire du monde antique sous le nom de Pasteurs ou Hyksos. Reprenant l'offensive³, un pharaon nommé Thoutmosis, fils de Mischphragmuthosis, les battit, les enferma dans Avaris et les força à sortir d'Égypte⁴. Les envahisseurs prirent le seul chemin qu'il leur était possible de tenir, à moins d'aller se perdre dans les sables de Barka, et se dirigèrent vers le désert de

τὴν ἔρημον εἰς Συρίαν ὁδοιπορήσαι. Φοβουμένους δὲ τὴν Ἀσσυρίων δυναστείαν, ἐν τῇ νῦν Ἰουδαίᾳ καλουμένη πόλιν οἰκοδομησαμένους τοσαύταις μυριάσιν ἀνθρώπων ἀρχέουσας, Ἱεροσόλυμα ταύτην ὀνομάσαι.

1. *Fragmenta historicorum graecorum*, t. II, p. 568 : Ἦσαν δὲ Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς σ', οἱ καὶ Μέμφιν εἶλον, οἱ καὶ ἐν τῷ Σεθροῖτῃ νομῷ πόλιν ἔκτισαν..., Ὡν πρῶτος Σαίτης ἐβασίλευσεν ἔτη ιθ', ἀφ' οὗ καὶ ὁ Σαίτης νομός.

2. Africanus et le Syncelle le nomment Σαίτης, Eusèbe Silites; on trouve également la variante Σάλατις.

3. Chabas place le règne d'Ahmès I^{er}, qui expulsa les Pasteurs, au XVII^e siècle avant l'ère chrétienne; c'est en l'an 4 de son règne que cet événement se produisit.

4. On trouve la variante Ἀλίσφραγμαθωσέως υἱὸν Θούμμουσιν...

Syrie. Par suite de la crainte que leur inspirait la monarchie assyrienne, alors toute-puissante en Asie, les fugitifs s'arrêtèrent dans le pays qui depuis reçut le nom de Judée, et où ils fondèrent la ville de Jérusalem.

On voit que la tradition qui est rapportée par Manéthon et qui nous a été conservée par Flavius Josèphe concorde parfaitement avec la tradition copto-arabe; dans les deux légendes, ce sont des Sémites venant de l'Ouest et plus spécialement des Arabes qui envahissent et saccagent l'Égypte; leur chef, sur le nom duquel je vais revenir, fonde la ville d'Avaris, et après cinq ou six siècles de tyrannie et de violences, sa dynastie est détruite et ses défenseurs sont forcés de sortir de la vallée du Nil.

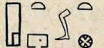

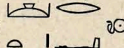

Il n'y a que le nom du fondateur d'Avaris qui diffère, mais cette divergence est plus apparente que réelle. La forme Σάλατις, ΣΑΛΑΤ(ΙΣ), qui se trouve dans le texte de Josèphe, se ramène sans aucune difficulté paléographique à ΣΑΔΑΤ(ΙΣ) ou si l'on veut, à ΣΑΔΔΑΤ(ΙΣ), et l'on voit que ce nom est absolument identique au nom arabe du grand conquérant de la légende adite, Shaddâd, fils d'Ad.

Diodore de Sicile a également conservé, mais d'une façon assez vague, le souvenir de la conquête de l'Égypte par les Arabes; il dit, en effet, dans son *Histoire* (liv. I, § 57), que le pharaon Sésostris dut élever, pour se garantir des incursions des Arabes et des Syriens, évidemment des Pasteurs, qui cherchaient à reconquérir l'Égypte, une ligne de fortifications, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur une longueur de 1500 stades à travers le désert¹.

Un auteur presque inconnu, dont il ne reste qu'un très court fragment conservé par Pline l'Ancien, Juba le Mauritanien, a gardé de l'invasion de l'Égypte par les Adites un souvenir

1. Ἐτείχισε δὲ καὶ τὴν πρὸς ἀνατολὰς νεύουσαν πλευρὰν τῆς Αἰγύπτου πρὸς τὰς ἀπὸ τῆς Συρίας καὶ τῆς Ἀραβίας ἐμβολὰς ἀπὸ Πηλουσίου μέγρι

plus précis encore que celui de Manéthon. On lit, en effet, dans l'*Histoire naturelle* de Pline (VI, 37, p. 386¹) : « Quin et accolat Nili a Syene non Æthiopum populos, sed Arabum esse dicit usque Meroen. Solis quoque oppidum, quod non procul Memphi in Ægypti situ diximus, Arabas conditores habere. »

On a vu plus haut que la ville des Pasteurs, celle qui fut fondée par Σάλατις aux premiers jours de la dynastie, et dans laquelle se concentra leur résistance, est nommée par les Grecs Ἀῤαρις, le radical étant Ἀναρ-, par les Arabes *Aur* اور; elle est en hébreu אור et en égyptien  Havar(it). Quoique le site de cette localité ne soit peut-être pas déterminé d'une façon absolue, il n'y a guère à douter qu'elle est différente de la ville bien connue d'Héliopolis (Solis oppidum), dont parle Juba le Mauritanien; cette dernière porte en égyptien le nom de  Annu, que les Juifs ont transcrit sous la forme און On, et de  Aa-ra et  Pa-ra, « maison du Soleil »².

Ἡλιοπόλεως διὰ τῆς ἐρήμου τὸ μῆκος ἐπὶ σταδίου χιλίους καὶ πεντακοσίους. On retrouve le souvenir de cette construction gigantesque qui rappelle la grande muraille de la Chine dans le *Khitât* de Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi; cet auteur nous apprend en effet qu'après que le Pharaon de Moïse eut péri dans les flots de la mer Rouge, la reine Dalouka qui lui succéda fit élever dans les mêmes contrées que celles dont parle Diodore, un rempart défendu par un fossé. On en retrouvait à l'époque musulmane des ruines dans le Saïd, ce qui est bien la direction du mur de Diodore. Comme la reine Dalouka était fort âgée quand elle fit commencer ce travail, on lui donna le nom de « mur de la vieille ». *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 28 r°.

1. Didot, *Fragmenta historicorum*, t. III, p. 477.

2. Annu et Pa-ra ne sont pas d'après Brugsch, le nom de la même localité; Ramsès II dit en effet qu'il fit exécuter des travaux dans Pa-ra, qui est au nord d'Annu; cette ville de Pa-ra se trouve sur l'emplacement de Tell el-Yahoudiyyeh (*Dictionnaire géographique*, p. 1238).

Cela n'infirme en rien l'exactitude et la valeur de l'assertion émise par Juba le Mauritanien, et il est facile de montrer comment s'est produite la confusion entre Avaris et Héliopolis. Le mot Annu, nom d'Héliopolis en égyptien, On en copte et en hébreu signifiait « soleil », et Aur, nom de la ville que les Grecs nomment Ἀῤαρις, et les Arabes اور, signifie en sémitique « lumière, éclat ». C'est le sens courant du mot hébreu אור, et اور se trouve encore en arabe avec cette même signification. Les deux noms égyptiens d'Héliopolis, On, et d'Avaris, Aur, avaient, comme on le voit, des sens assez voisins pour qu'un homme, même assez au courant de l'histoire d'Égypte, fût exposé à les confondre; au lieu de lire : « On (Solis oppidum) Arabas conditores habere, » il faut évidemment restituer dans le texte de Juba le Mauritanien : « Aur (Avaris) Arabas conditores habere, » ce qui confirme d'une façon inattendue le récit des historiens arabes, dont le plus ancien Ibn-Wasif-Shâh est la source du *Mokhtéser el-adjaïb* et du *Khitât* de Makrizi.

Je crois peu utile d'insister plus longuement sur les faits que l'on peut tirer des renseignements qui nous sont fournis par Manéthon, Diodore de Sicile, Juba le Mauritanien, et Ibn-Wasif-Shâh au point de vue de l'histoire biblique; la seule chose importante au point de vue arabe, c'est que ces quelques passages des historiens grecs, combinés avec ce que racontent les chroniqueurs musulmans, permettent de conclure qu'Israélites et Arabes vécurent côte à côte pendant des siècles en Égypte, avant d'en être définitivement expulsés par le Pharaon que Manéthon nomme Thoutmosis, fils de Misphegmothosis.

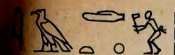
Si les Coptes qui, comme le racontent Makrizi dans le *Khitât* et Ibn-Wasif-Shâh, n'iaient l'invasion de l'Égypte par les Adites, avaient connu la tradition conservée par

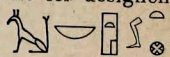
Manéthon, ils n'auraient pas manqué évidemment d'alléguer qu'Arabes et Grecs s'étaient entendus pour avancer une absurdité, ou tout au moins que les auteurs musulmans ont copié la légende grecque, de telle sorte que ces deux sources ne seraient pas indépendantes et par suite perdraient l'une et l'autre toute leur valeur.

On sait d'une façon certaine que de très bonne heure les Musulmans se sont mis à l'école de la science grecque, et que les premiers khalifes de la dynastie abbasside encouragèrent beaucoup leurs sujets à traduire en arabe les livres grecs; mais les Musulmans n'ont prêté d'attention qu'à un certain nombre, très restreint d'ailleurs, d'ouvrages de philosophie et de sciences; ils n'ont jamais connu les grands historiens de l'Hellénisme, et encore bien moins les œuvres qui, aux yeux des Grecs, devaient avoir une importance toute secondaire, comme celles de Manéthon, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments. C'est là un fait d'une évidence indiscutable.

Que le nom d'Hyksos soit d'origine égyptienne et qu'il ait été porté par les dynastes pasteurs quand ils se furent emparés du Delta, ou qu'il soit la transcription d'un mot sémitique, ce qui est moins probable, il est presque certain qu'il ne fut pas employé par les Égyptiens vaincus pour désigner les envahisseurs. Les textes égyptiens qui mentionnent les Pasteurs d'Avaris sont extrêmement rares, et le plus curieux est celui du papyrus Sallier I¹, qui a été cité par Chabas dans son mémoire sur les Hyksos. Dans ce document, qui est contemporain de l'époque à laquelle les Égyptiens étaient sur le point de secouer le joug qui avait si longtemps pesé sur eux, les Pasteurs sont nommés

1. *Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, Vier de deel, Amsterdam, p. 25.*



Âât, que Chabas traduit « les fléaux ». Le nom de « fléaux » ou de « peste » ne pouvait mieux s'appliquer qu'à ces hordes qui avaient saccagé l'Égypte et à peu près anéanti la civilisation de l'Ancien-Empire. C'est dans le même sens que les textes égyptiens les désignent sous le nom de « Set' », maître d'Avaris, . Mais ce terme est si vague pour désigner un peuple bien déterminé qu'on est en droit de se demander si son sens n'est pas un élément secondaire, et s'il ne cache pas la transcription d'une appellation ethnique, d'autant plus que les Égyptiens avaient l'habitude toute naturelle de transcrire les noms des peuples avec lesquels ils se trouvaient en rapport.

Le nom d'Âât, donné dans le papyrus Sallier I aux Pasteurs d'Avaris, rappelle singulièrement le nom d'Ad, père ou ancêtre de Sheddâd², conquérant de l'Égypte. Ces événements se sont passés à des époques bien trop lointaines pour que l'on connaisse les habitudes onomastiques des tribus arabes ou proto-arabes qui parcouraient alors le Yémen, mais ce que l'on sait, c'est que les Sémites ont toujours aimé à donner à leurs tribus le nom d'un ancêtre éponyme, réel ou supposé : c'est un fait général dans l'onomastique des tribus arabes. Il y a donc bien des chances pour que Sheddâd et son peuple se soient nommés eux-mêmes les Ad ou les Benou-Ad, ce qui revient au même; c'est pour obéir à cette coutume antique que les historiens arabes leur donnent justement ce









1. Le mot *Set*, qu'il y ait emprunt ou non, se rattache certainement à la racine sémitique *set*, *shit*, d'où dérivent l'assyrien *sidu* le sémitique et l'arabe شيطان *sheitan*, dont on a fait Satan.

2. Ou y remarque la même alternance de *t* final égyptien correspondant à un *d* arabe qui se trouve dans Sheddât, forme copte de l'arabe Sheddad.









nom de Benou-'Ad بنو عاد, ou celui d'Adiyyèh عادية, qui peuvent fort bien être les noms réels des tribus qui renièrent le prophète Houd.

C'est une tendance assez générale en Orient de transcrire le nom d'un ennemi par une expression à forme injurieuse. Lorsque les Chinois eurent à rendre dans leur langue le nom de *Turk*, ils le transcrivirent avec les caractères *Thou-kioueï*, qui signifie « chiens insolents », alors qu'ils eussent pu le rendre par un groupe de signes phonétiquement équivalent qui n'aurait pas eu ce sens. Les Tongouses sont devenus les *Toung-hou* « barbares occidentaux », quand une transcription un peu différente au point de vue graphique aurait épargné à ces pauvres peuplades une appellation injurieuse. C'est par le même procédé que les Hunna ou Huns ont été ainsi nommés par les Chinois, *Hian-yun* « canailles », *Hioung-nou* « mauvais esclaves », *Hiun-yo* « esclaves à vendre ».

En cherchant dans leur langue un mot à signification injurieuse qui se rapprochât phonétiquement du nom de la tribu d'Ad, les Égyptiens n'auraient donc fait qu'obéir à une tendance générale de l'esprit humain; ce n'était pas, d'ailleurs, que leur langue manquât de mots se prononçant *at* ou *ad* et ayant une signification moins blessante ou quelconque, il suffit de citer les suivants :






 *ât* « dos »;  *ât* « tas, monceau »;  *aat* « arroser »;  *ata* « lit »,  *ati* « pension », et surtout les mots  *âati* « honorer » et  *âati* « demeure d'Osiris » et 

1. Forme féminine de l'adjectif عادية « relatif à Ad, Adite ». L'arabe emploie couramment le féminin pour indiquer un ensemble plural, un complexe d'objets ou d'individus.

 *âat* « jeune taureau » qui, comme le mot  *Aat* présente le groupe initial , qui sert à représenter le *ain* sémitique du mot 'Ad عاد. Ce mot « fléau, peste », dont on trouve une variante  *dati*, est évidemment très proche parent des formes égyptiennes  *ati* « danger »,  *atu* « les ennemis, la peste »,  *adu* « brigand »,  *âati* « impur, lépreux », toutes dérivées d'une racine *at*, *ad* « blesser, avoir ou donner la peste, se conduire en ennemi ».

Or, tel est justement le sens, ou plutôt l'un des sens, de la racine sémitique عدا, d'où dérive le nom de la tribu d'Ad عاد; il suffira de citer les mots عداو 'adouw « ennemi », عدوى 'adwa « peste », عداوان 'oudwan « tyrannie, fléau »; par une coïncidence des plus curieuses, le nom même qu'Ibn-Khaldoun et les historiens musulmans donnent aux Adites عادية 'Adiyyèh, signifie en arabe « les ennemis ». Peut-être, mais ce n'est là qu'une hypothèse, 'Ad signifiait-il le « terrible », le « fléau (de Dieu) » : pour l'affirmer, il faudrait être sûr que la langue des Adites fut l'ancêtre de l'arabe actuel, ce que nous avons beaucoup de chances de toujours ignorer.

Quant à la parenté sémantique du mot égyptien 'Aat et des formes arabes dérivées de la racine عدا, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de traiter et qui touche à l'un des points les plus importants en même temps que les plus obscurs de la linguistique, le protosémitisme de la langue des Pharaons.

On a vu plus haut que Manéthon donne à la dynastie fondée en Égypte par Σάλλαις-Sheddád, le nom de Ὑκσως qu'il interprète par « rois Pasteurs » ou plutôt par « rois des Pasteurs », Ὑκ signifiant βασιλεία dans la langue hiéroglyphique et σῶς ayant, dans la langue vulgaire, le sens de ποιμήν. Le premier de ces mots correspond, en effet, à l'égyptien , dont le sens de « roi » est bien connu. Il paraît vraisemblable que dans le second, σῶς, il faut reconnaître le nom par lequel les Égyptiens désignaient les tribus d'Arabes nomades, de Bédouins, des déserts de Syrie, d'Arabie et de Palestine: , ou , Shasû¹. Quoique la signification précise de ce mot soit douteuse², il est probable qu'il est en rapport avec les mots , sha « sable » et , shouou « sol aride, désert »; par conséquent Ὑκσως semble avoir la signification de « roi des gens des sables ». Cette dénomination pourrait faire penser aux tribus qui sont venues par la contrée que les géographes arabes nomment الرمل « le sable », et qui dans leurs ouvrages désignent, sans autre épithète, la vaste plaine de sable qui s'étend à l'Orient de l'Égypte vers l'Arabie et la Palestine³.

La traduction arabe اصحاب الرمل de la signification du

1. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 115.

2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*.

3. En tout cas, ce mot ne semble pas être une transcription d'un mot sémitique.

4. Makrizi, *Histoire des Sultans mamlouks*, traduite par Quatre-mère, t. I, part. I, p. 20. Le mot rif ريف désigne l'Égypte inférieure, et surtout le Delta, les campagnes qui s'étendent sur les deux rives du Nil et qui constituent la partie habitable de l'Égypte; Makrizi, *ibid.*, t. II, part. II, p. 209.

mot Shasou aurait certainement été comprise en Égypte, au moyen âge, à l'époque des Ayyoubites et des Mamlouks, comme désignant les tribus d'Arabes qui parcourent cette contrée stérile; mais il faut plutôt rapprocher cette idée de « souverain des sables », qui se trouve dans Ὑκσως, d'un fait très particulier de la légende adite. Tous les historiens qui ont parlé de ces tribus du Yémen insistent sur ce point qu'elles habitaient dans une contrée nommée احقاف الرمل ou الاحقاف الرمل « les collines de sable », qui se trouvent entre l'Oman, le Hadramaut et le Yémen¹. Pour tous ces auteurs, les Adites sont les « gens des sables ». Peut-être y a-t-il dans ce fait autre chose qu'une coïncidence fortuite et sans portée historique, et il se pourrait que le mot *Shasou* de l'égyptien transcrit, σῶς par Manéthon rappelle l'origine yéménite des tribus qui anéantirent la civilisation de l'Ancien-Empire.

L'invasion des Adites en Égypte semble avoir coïncidé avec un mouvement général des peuples qui s'étendit au moins à l'Asie-Antérieure; on sait, d'après Strabon, que l'habitat primitif des Phéniciens était sur le golfe Persique², et qu'ils en furent transplantés à une époque incertaine sur les rives de la Méditerranée; il est même vraisemblable que la

1. الاحقاف بين بلاد عمان وحضرموت واليمن; Masoudi. *Prairies d'Or*, t. I, p. 77; t. III, p. 271; Ibn el-Athir, *Kāmil fi'l-ticārthk*, t. I, p. 56-60; *Mokhtésar el-adjaib*, ms. arabe 1471, fol. 45 r°; Yâkoût el-Hamavi, *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215; Ibn Khaldoun, *Chronique*, ms. arabe 1525, fol. 6 r°, 8 v°, 10 v°; les *Généalogies des Arabes*, ms. arabe 5019, fol. 27 r°.

2. "Ομοιοι δ' εἰσι τοῦτοις καὶ οἱ Σιδονίους ἐν τῇ κατὰ Πέρσας θαλάττῃ διηγοῦμενοι ἢ ἄλλοι ποῦ τοῦ ὠκεανοῦ, καὶ τὴν τοῦ Μενελάου πλάνην ἐξωκεανίζοντες. Strabon, *Géographie*, liv. I, cap. II, *Prolegomena*, éd. Didot, p. 35.

colonisation de la Béotie par le Phénicien Kadmo; n'est qu'un épisode de cette commotion ethnique, et qu'elle fut provoquée par le même mouvement de peuples qui lança jusqu'en Europe les tribus les plus avancées, laissant sur la côte d'Asie celles qui les suivaient. On ne saura sans doute jamais ce qui poussa les nomades du Hadramaut à envahir l'Égypte: les populations qui vivent dans la péninsule Arabique ont toujours été, comme nous l'apprend Hérodote, rebelles à la domination étrangère. Il se pourrait que les Pharaons, qui depuis Snévrou s'étaient installés dans la péninsule Sinaïtique, voulurent mettre la main sur toute l'Arabie, et qu'ils provoquèrent ainsi, de la part de ces tribus indomptables, une terrible réaction contre leur politique mégalomane; il ne serait pas non plus impossible que les Adites furent poussés par un Prophète à la conquête de Misraïm; l'histoire du prophète Houïd, qui fit périr les Adites sous le souffle du Sarsar, est-elle exactement rapportée par les historiens de l'époque antéislamique, et ne cache-t-elle pas un événement aujourd'hui complètement défiguré par la légende musulmane?

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'invasion adite rappelle singulièrement ce qui se passa au commencement du VII^e siècle de notre ère: les Adites ne devaient pas être beaucoup plus nombreux que la poignée d'Arabes que Mahomet lança à la conquête de l'Égypte et du Maghreb, car jamais l'Arabie n'a été une *officina gentium*; ils poussèrent devant eux, comme les bandes musulmanes, tout ce qu'ils trouvèrent en Syrie et sur le chemin du pays des Pyramides; sans doute les Adites furent moins heureux que les Musulmans, mais le procédé était le même, et s'il eût réussi, la face du monde antique était bouleversée.

Non seulement l'invasion adite ouvrit l'Égypte aux tribus sémitiques que les envahisseurs avaient trouvées sur leur

route et qu'ils avaient fait marcher avec eux, mais quand ils furent installés dans le Delta, les populations du nord de la Syrie en profitèrent pour venir chercher fortune auprès de peuplades de même race qu'elles. Ce fut à cette époque que les Israélites entrèrent en Égypte, d'où ils devaient être chassés avec les Pasteurs. C'est donc avec la plus grande vraisemblance que le Syncelle rapporte que Joseph entra en Égypte sous le règne d'Apophis¹, le troisième successeur de l'Arabe Σάλατις. Masoudi rapporte dans les *Prairies d'or* qu'Amalec, fils de Sem, fils de Noé, s'installa avec ses enfants aux environs de la Mecque, dans la région qui avoisine la mer, et qu'ensuite ses descendants envahirent l'Égypte²; Makrizi raconte le même fait dans le *Khitât*. Tous les historiens musulmans parlent des dynasties amalécites d'Égypte, et ce fait est trop connu pour que je croie utile d'y insister; je me bornerai à citer un fait qui est extrêmement important: l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* rapporte une tradition suivant laquelle l'invasion de l'Égypte commença sous le règne de l'Égyptienne Houria, et que le commandant de l'armée chananéenne se nommait Djiroun جيرون; or, c'est justement

1. Τοῦτον λέγουσι τινες πρῶτον κληθῆναι Φαραῶ, καὶ τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ τὸν Ἰωσήφ ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον δοῦλον (Didot, *Fragmenta histor.*, t. II, p. 608).

2. Ibu Saïd dit qu'il a lu dans des chroniques conservées dans la bibliothèque du khalife abbasside de Bagdad que les Amalécites du Hedjaz envahirent l'Égypte:

وقال ابن سعيد فيما نقله عن كتب التواريخ التي اطلع عليها في خزانة الكتب بدار الخلافة من بغداد قال كانت مواطن العالقي تهامة من ارض الحجاز تزولوا ايام خروجهم من العراق امام الفارادة من بني حام ولم يزولوا هناك الى ارجا اسماعيل.....
ms. arabe 1525, fol. 14 r°.

le nom qu'Ibn-Khaldoun et Makrizi donnent à l'un des petits-fils du géant 'Ad, auquel ils attribuent la fondation de la ville de Damas; on voit comment les Coptes, qui traitaient de légende l'invasion de l'Égypte par les Sémites, ont dédoublé, et avec quelle maladresse, toutes les traditions qui se rapportaient à cette époque.

Malgré son importance au point de vue de l'histoire générale, le fait que les Pasteurs étaient des Arabes yéménites est encore plus intéressant au point de vue spécial de l'histoire religieuse du monde antique. On a vu que les envahisseurs arabes avaient poussé devant eux toutes les races syriennes, et qu'ils avaient vécu de longs siècles en Égypte côte à côte avec elles. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve à la fois dans le monde d'Ismaël et dans celui d'Israël, chez les Arabes et chez les Juifs, des aspects dédoublés d'une même tradition; on admet sans conteste que les légendes d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse, de Lokman-Balaam sont des emprunts tardifs de l'Ismaélisme au Judaïsme; il est certain qu'une partie de ces légendes ont pu être apprises directement de la bouche des Juifs et des Chrétiens qui habitaient l'Arabie, par les Arabes qui précédèrent Mahomet, et que le Prophète a pu également en recevoir quelques éléments du moine Bohaira; mais le fonds de la légende n'est pas le résultat d'un emprunt: les prophètes ismaélites sont évidemment les mêmes que les patriarches bibliques, mais il est bien clair, pour qui sait lire entre les lignes, que la légende ismaélite et la légende israélite sont les aspects, également déformés, d'une tradition qui se forma à l'époque où Cananéens et Arabes vécurent en Égypte, d'abord en maîtres, puis comme esclaves, rapprochés et fondus les uns avec les autres par des calamités communes, jusqu'au jour où les fils de Cham les jetèrent à la porte de la vallée du Nil.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur ce fait que je me borne à indiquer ici, n'ayant pas pour l'instant le loisir d'étudier les légendes bibliques, en les comparant avec les légendes qui leur correspondent dans l'Ismaélisme.



CHALON-S-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

